
WIDENER
HN NED3 7


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LES
EXTRÊMES

LÉGENDE

PAR

J. T. DE SAINT-GERMAIN

AUTEUR DE LA LÉGENDE DE L'ÉPINGLE, ETC.

« Ne quid nimis. »



PARIS
JULES TARDIEU, ÉDITEUR
13, RUE DE TOURNON, 13

1866

LES

LES EXTRÊMES

OUVRAGES DE J. T. DE SAINT-GERMAIN

Dolorès, légende. 1 vol. in-18 .... 1 fr. »

La Fontaine de Médicis et la Feuille de Coudrier. Nouvelle édition, *avec miniatures*. 1 vol. in-18 .... 1 fr. »

La Trêve de Dieu, souvenirs d'un dimanche d'été. 3e édition. 1 vol. in-18 .... 1 fr. »

Le Chalet d'Auteuil, légende. 3e édition. 1 volume in-18 .... 1 fr. »

Pour une épingle, légende. 13e édition. 1 vol. in-18... 1 fr. »

L'Art d'être malheureux, légende. 7e édit. 1 vol. in-18. 1 fr. »

Lady Clare, légende. 7e édition. 1 vol. in-18 .... 1 fr. »

Mignon, légende. 9e édition. 1 vol. in-18 .... 1 fr. »

La Veilleuse, légende. 7e édition. 1 vol. in-18 .... 1 fr. »

Pour parvenir, légende. 4e édition. 1 vol. in-18 ...... 1 fr. »

Les Extrêmes, légende. 1 vol. in-18 .... 1 fr. »

L'Art de lire les fables. 2e édit. 1 vol. in-18 ...... 1 fr. »

Prix des volumes ci-dessus, reliés en toile angl. : 1 fr. 60.

Les Roses de Noel, dernières fleurs. 3e édition. Édition de luxe. caractères antiques, titres en rouge et noir .... 2 fr. »

—— Relié en toile anglaise .... 3 fr. »

Le Miracles des Roses, opérette. In-18 .... » fr. 60

De la Propriété littéraire, brochure in-8 .... » fr. 50

La Turbotière, nouvelle. In-24 .... » fr. 60

Bébé ne sait pas lire, livre des enfants qui ne savent pas lire, pantomime en 50 tableaux. 1 vol. in-8, color., cart... 3 fr. »

Quand Bébé saura lire, premier livre de lecture. 1 vol. in-8, avec fig. cart .... 2 fr. »

Album musical des Roses de Noël, musique de Luigi Bordèse, In-4, relié .... 12 fr. »

Partition du Miracle des Roses, musique de Luigi Bordèse. In-8. Broché .... 4 fr. »

Imp. générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

LES
EXTRÊMES

LÉGENDE

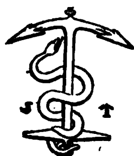
PAR

J. T. DE SAINT-GERMAIN

AUTEUR DE LA LÉGENDE DE L'ÉPINGLE, ETC.

" Ne quid nimis. "

Jules Romain Tardieu



PARIS
JULES TARDIEU, ÉDITEUR
13, RUE DE TOURNON, 13

1866

GEORGE R. LOCKWOOD
NEW-YORK.

A

M. LE Dr BAFFOS.

Mon cher Monsieur,

Votre longue amitié m'a protégé depuis ma première enfance jusqu'à mes derniers *jours. Permettez-moi de perpétuer ce souvenir en inscrivant votre nom vénéré en tête du petit livre des* Extrêmes.

« Ce qu'on croit vrai, il faut le dire et le dire hardiment; je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose, « découvrir une vérité faite pour choquer tout le « genre humain, je la lui dirais à brûle-pourpoint. »

Ceci est une opinion courageuse du grand Joseph de Maistre, mais un humble conteur est tenu à plus de réserve, ne serait-ce que par respect pour ceux qui veulent bien l'écouter.

Dans cette simple histoire, je n'ai pas entrepris la légende peu édifiante des sept péchés capitaux. Je me suis borné à mettre en présence, d'un côté, la simplicité de la vie et la modération des désirs, de l'autre, les prétentions exagérées et la plainte des mécontents. Si j'ai critiqué, en passant, les travers et les ridicules engendrés par le paroxysme, j'ai laissé dans l'ombre,

comme je l'ai fait toujours, les tableaux qui auraient offensé la délicatesse de mes lecteurs. Enfin, en écrivant ce chapitre de l'histoire des insensés, j'ai essayé, cher maître, d'imiter votre sagesse et de me tenir comme vous à égale distance des « Extrêmes. »

Votre obligé et affectionné,

J. T.

Janvier 1866.

Nota. Cette lettre, adressée il y a quelques mois à un vivant, est imprimée trop tard ! Le docteur Baffos, ancien chirurgien des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine, etc., vient de mourir à quatre-vingt-neuf ans, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles. (Voy. le *Journal des Débats* du 28 avril.)

PROLOGUE.

Je ne vois point de créature se comporter modérément.

Il est certain tempérament que le maître de la nature veut que l'on garde en tout; le fait-on? — nullement; soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.

Le blé, riche présent de la blonde Cérès, trop touffu bien souvent, épuise les guérets; — en superfluité, s'épendant d'ordinaire, il ôte à son fruit l'aliment. — L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire.

Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons de retrancher l'excès des prodigues moissons; — tout au travers ils se jetèrent, gâtèrent tout, et

tout broutèrent; — tant que le ciel permit aux loups d'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous; — s'ils ne le firent pas, du moins ils le tâchèrent.

Puis, le ciel permit aux humains de punir ces derniers; — les humains abusèrent, à leur tour, des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente *à se porter dedans l'excès*. — Il faudrait faire le procès aux petits comme aux grands. — Il n'est âme vivante qui ne pèche en ceci.

RIEN DE TROP est un point dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

JEAN DE LA FONTAINE.

LES EXTRÊMES.

I

HÉVA.

Un soir le docteur Hermann était dans son cabinet de travail, penché sur ses livres et plongé dans une méditation profonde.

C'était une figure bien caractérisée, qui ne ressemblait guère aux types effacés que produit souvent notre civilisation raffinée et énervante. La lampe éclairait en vive lumière son front

très-découvert, dessinait en relief ses traits fins et anguleux, ses lèvres minces, et laissait dans l'ombre ses yeux déjà creusés par l'étude et la fatigue.

Pensait-il à quelque malade dont l'état devenait plus grave, ou à l'impuissance et à la vanité de son art, ou à quelque opération périlleuse qu'il s'agissait de tenter dans un cas désespéré, sans pouvoir en deviner les dernières conséquences ? Heures pénibles et douloureuses pendant lesquelles la science doute d'elle-même et se soumet humblement à la volonté de Dieu ! Peut-être il se souvenait de cette belle parole d'Ambroise Paré : « Je l'ai soigné; Dieu l'a guéri. »

Une jeune fille également silencieuse, installée près d'une table, à l'extrémité de la chambre, travaillait à un ouvrage de couture qui paraissait destiné à un enfant. C'était sa nièce Héva, orpheline qu'il avait recueillie et dont il prenait soin depuis la mort de sa sœur.

L'abat-jour qui protégeait la flamme de la bougie permettait à peine de distinguer la blanche coiffe bretonne qui encadrait son pâle visage,

et qui laissait entrevoir un mince bandeau de cheveux fins et cendrés.

N'était le léger mouvement de ses doigts effilés qui gouvernaient l'aiguille, on l'aurait prise pour une statuette de marbre, tant il y avait de calme, de langueur et de tristesse dans cette douce physionomie.

Son regard profond se perdait souvent dans l'espace; elle semblait converser avec une personne absente. C'était à sa mère qu'elle parlait dans le fond de son cœur; ce souvenir absorbait toutes ses facultés; son intelligence avait été frappée d'une séparation inattendue.

Par une singulière aberration, elle se figurait que sa mère pouvait encore recevoir ses lettres; son seul plaisir, à la pauvre créature, était d'écrire des lettres à sa mère, sans s'inquiéter encore comment elle pourrait les faire parvenir au ciel. Sur tous les autres points, elle jouissait de la plénitude de la raison.

Le docteur, qui s'y connaissait, puisqu'il s'occupait tout spécialement de l'étude et de la guérison des maladies mentales, avait eu occasion d'observer ces troubles, ces désordres partiels

de l'intelligence, qui ne sont pas sans remède. Il jetait quelquefois sur sa nièce un regard inquiet, et sans lui adresser la parole, il se remettait au travail.

II

UN VOYAGEUR.

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de la maison occupée par le docteur fut suivi d'un coup de sonnette, et la servante introduisit sans l'annoncer un jeune homme en habit de voyage.

Le jeune homme s'avança vers le docteur qui, préoccupé de son travail et de ses réflexions, n'avait rien entendu, et il posa doucement sa main sur l'épaule de son ami.

« Pornic ! s'écria le docteur Hermann, en se

tournant de son côté; est-ce bien vous, mon cher enfant?

— Moi-même, dit Pornic, en l'embrassant; j'arrive du fond de ma province. Le chemin de fer invite les Bretons à venir fraterniser avec les Français.

— Vous êtes le bienvenu sous mon toit, cher ami; vous m'appartenez, vous êtes ici chez vous. Je ne vous rendrai jamais qu'une bien petite part de l'hospitalité généreuse que j'ai reçue dans votre famille quand j'étais sans appui. »

Le docteur dit à voix basse quelques mots à sa nièce, qui sortit pour faire préparer la chambre du voyageur.

Pornic ne l'avait pas remarquée, tant elle était silencieuse et étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Il la regarda avec une curiosité provoquée encore par la gracieuse coiffure qui lui rappelait son pays, et il la salua avec respect.

« Vous n'êtes donc plus seul, mon cher philosophe? demanda Pornic en souriant, quand Héva fut sortie.

— C'est ma nièce, dit sérieusement le docteur; une pauvre orpheline qui, pour comble de

misère, a l'esprit un peu malade. Ma sœur me l'a confiée en mourant. Je la garde près de moi au double titre de parent et de docteur.

— J'ai rarement vu une figure plus intéressante, dit Pornic. Mais elle paraît si intelligente ! ce n'est qu'un trouble passager, vous pourrez sans doute la sauver ?

— Parlons plutôt de vous, cher Pornic; dites-moi quels sont vos projets. Vous êtes jeune, instruit, indépendant; vivrez-vous dans votre riche domaine de Bretagne, en contemplation de la belle et calme nature, dans les loisirs de l'étude et de la science, ou bien venez-vous aventurer votre inexpérience dans le grand tumulte parisien ? Si vous vivez près de nous, vous savez comme je serai heureux de retrouver en vous un ami, presque un fils; si vous retournez dans vos belles campagnes, je me consolerai de votre absence en songeant que vous serez plus calme, plus recueilli, plus heureux enfin, sous les ombrages de vos grands châtaigniers, où nous avons passé ensemble de si beaux jours.

— Cher ami, répondit Pornic en lui pressant

la main, mon premier besoin était de vous revoir ; je me souvenais comme vous des heureuses années que nous avons passées dans la plus douce intimité, quand vous me donniez vos précieuses leçons dont je ne profitais pas toujours Aujourd'hui je suis libre ; j'ai voulu goûter encore ce bonheur. Et puis, Paris exerçait sur moi une attraction invincible. Je vous dirai ce que j'attends de vous ; mais je ne veux pas vous troubler dans vos travaux. Je m'en rapporte à votre générosité pour les heures que vous voudrez me donner.

— Je suis à vous aujourd'hui et toujours ; mais pour le moment il faut vous reposer ; vous me raconterez plus tard vos projets. »

Le docteur sonna. Une servante parut, portant une lumière, et le docteur voulut conduire lui-même son ami dans la chambre qui lui était réservée pour s'assurer s'il était installé d'une façon confortable, et, rentrant dans son cabinet, il continua ses travaux jusqu'à une heure avancée, avant de se livrer au repos.

III

LA MAISON DU DOCTEUR.

La petite maison occupée par le docteur était agréablement située sur les hauteurs de Passy, qui n'était autrefois qu'un beau village et que la grande ville vient d'embrasser dans son immense ceinture.

Là encore quelques beaux jardins sont ménagés autour des habitations. La jeune malade errait sous ces ombrages salutaires et y cherchait le calme pour son esprit troublé. Le docteur était d'ailleurs fixé dans ce quartier éloigné du centre

par les soins assidus qu'il donnait à une maison de santé du pays.

Les misères au soulagement desquelles il avait consacré sa vie, étaient des plus douloureuses. Il cherchait à ramener à la raison les esprits égarés par les chagrins, les passions, quelquefois même par l'hérédité ; car les plus incrédules sont bien forcés, en pareil cas, de s'incliner devant la tache du péché originel.

Par amour de l'humanité, comme par amour de la science, il s'était passionné pour ce genre d'étude. Il avait tellement observé, qu'un geste, un regard, un signe étaient pour lui des symptômes concluants.

En étendant ses recherches sur tous les sujets qui posaient sous ses yeux dans le monde, il en était arrivé à cette triste conclusion qu'une certaine aberration existe en germe chez un grand nombre de gens raisonnables, et qu'il suffit d'une circonstance, d'un excès, d'un malheur, d'un bonheur quelquefois pour la développer.

Pornic s'était levé de bonne heure ; il errait dans le jardin, dont la terrasse domine le fleuve et dont le vaste horizon s'étend jusqu'aux coteaux

verdoyants de Meudon. En s'approchant d'un kiosque ombragé de vigne vierge qui s'élevait à l'extrémité du jardin, il s'arrêta en apercevant la jeune fille qu'il avait entrevue la veille. Elle était occupée à écrire avec tant d'attention qu'elle n'entendit même pas le bruit des pas du promeneur.

A ce moment le docteur ouvrit sa fenêtre et appela Pornic d'un signe de la main.

« C'est mon heure de liberté, dit-il à son ami qui entrait ; j'espère que vous êtes reposé de vos fatigues. Racontez-moi donc ce que vous venez faire ici ; dites-moi en quoi je puis vous servir.

— Mon cher Hermann, dit Pornic en prenant un siége, si vous étiez resté dans le pays, ma vie aurait été douce et facile. Ma fortune est indépendante ; j'ai de la jeunesse, de la santé, de l'instruction, tout ce qu'il faut pour passer agréablement le temps ; mais j'ai la conscience de mon inutilité, de ma nullité. Je suis sous l'influence d'une langueur, d'un découragement, d'une atonie qui me tuent. Si j'avais su concentrer mes efforts sur la terre que je dois cultiver et améliorer, ma vie était toute tracée. J'aurais trouvé

dans mon voisinage quelque bonne ménagère qui aurait soigné ma maison et élevé mes enfants.

« Mais j'ai trop vécu de la vie intellectuelle. J'ai lu vos livres, vos journaux ; je sens que je n'existe que par les liens qui me rattachent à vos idées de progrès ; je suis entraîné par le mouvement. Le chemin de fer passait devant moi comme un chemin qui marche, je l'ai suivi et je suis heureux. Peut-être quand j'aurai vu, je serai désenchanté ; peut-être me trouverai-je heureux de m'enfuir sous mes bocages et mes châtaigniers ; mais il le fallait, j'ai voulu voir....

— Il est peut-être mieux d'avoir vu, dit froidement le docteur, un peu effrayé de cette animation ; cependant ceci est contraire à la sagesse du Coran, qui dit en toutes lettres : « Malheur à celui qui a vu ! » Le tableau de la vie parisienne est semblable à beaucoup de choses qui demandent à n'être pas vues de trop près. En tout cas, j'y aurai gagné votre présence sous mon toit, et notre ancienne amitié va puiser un nouvel aliment dans nos entretiens intimes. Mais, dites-moi, quel est l'objet spécial de vos observations ? que voulez-vous voir ?

— Tout, dit Pornic avec vivacité ; mais il y a surtout un sujet qui m'intéresse : c'est peut-être ma sympathie pour vous, mon ami, qui a porté mon esprit de ce côté. J'ai lu beaucoup de livres de psychologie ; j'ai fait des recherches sur les aberrations de l'esprit, et ce que je veux voir avant tout, docteur, c'est la maison de santé dans laquelle vous prenez soin des pauvres insensés. J'aimerais à retrouver quelques traces de raison dans ces esprits malades, quelques lueurs dans ces ténèbres. »

Le docteur réfléchit profondément et demeura quelques instants sans répondre. Il semblait s'inquiéter des intentions de Pornic, et former, de son côté, quelque contre-projet.

« Eh bien, mon cher enfant, dit-il enfin, c'est la dernière chose que je vous conseillerais de voir. Il ne fait pas bon vivre dans cette atmosphère ; il faut y être préparé par de fortes études. La contagion est à craindre ; c'est un tableau trop lamentable.... Vous avez de plus belles choses à étudier.

— Vous avez donc peu de confiance dans ma fermeté d'âme, docteur ?

— Et vous dans mes prescriptions? Mais nous pouvons transiger, mon ami. N'est-ce pas Montesquieu qui disait que les Parisiens avaient fait construire les *Petites-Maisons* pour faire croire que tous les fous y étaient renfermés? Il en est encore ainsi : ma clientèle se compose d'un grand nombre d'aliénés, touchant à la folie par un seul point, fort raisonnables sur tout le reste; ils vivent dans le monde en pleine liberté. C'est cette variété intéressante que je veux vous faire connaître; et cela est d'autant plus facile, qu'avec mes malades je cause de tout, excepté de l'objet de ma visite. Ils se croient bien plus sensés que moi, et me traiteraient volontiers de fou quand je ne suis pas de leur avis. Je vous présenterai, si vous voulez, comme un de mes amis qui fait son entrée dans le monde; et ce que vous verrez vous dispensera peut-être de porter plus loin vos investigations. Vous reconnaîtrez, au reste, que, pour un débutant, il n'est pas aussi facile que vous le supposez de distinguer où finit la raison, où commence la folie.

— Va donc pour ce moyen terme! dit Pornic. Je vous remercie de cette concession, mon cher

ami, et je n'userai de votre offre qu'avec discrétion.... Mais, dites-moi encore, ajouta-t-il avec embarras.

— Parlez donc en toute liberté.

— Eh bien ! je pense à votre jeune nièce, que je viens de voir au jardin, occupée à écrire.... C'est, en vérité, une charmante nature. On ne saurait voir une physionomie plus naïve et plus touchante.

— Oui, dit le docteur, elle est malheureuse. Depuis la mort de sa mère, comme je vous l'ai dit, son esprit est resté un peu faible. Il m'est difficile d'obtenir d'elle une parole. Je ne veux pas la contraindre; il ne faut pas même paraître remarquer sa souffrance. Avec le temps, avec du calme, du repos, des témoignages d'intérêt, j'espère qu'elle retrouvera un jour quelque sérénité.... Mais parlons d'autre chose.... Comment allez-vous employer votre temps ?

— J'ai beaucoup de choses à voir, dit Pornic, en vrai provincial que je suis. Ne vous inquiétez pas de moi; je me tiendrai à votre disposition quand vous voudrez de moi pour faire vos visites.

— Oui, dit lentement le docteur, mais il fau-

dra varier nos plaisirs. Ainsi nous aurons bientôt chez des amis du voisinage une soirée littéraire et dramatique ; tout cela sera nouveau pour vous. Il ne faut pas négliger de vous instruire de nos mœurs et coutumes. »

Pornic accepta cette proposition avec reconnaissance et commença, de son côté, son métier de touriste.

IV

UN SALON PARISIEN.

Le jour fixé pour la soirée dramatique annoncée par le docteur ne tarda pas à arriver. A la nuit noire, par des chemins inconnus, Pornic fut conduit par son ami dans une élégante villa de Passy, perdue dans les ombrages d'un parc magnifique.

Le docteur et Pornic furent reçus avec les plus grands égards par le maître de la maison. On les conduisit jusqu'aux places d'honneur qui leur étaient réservées dans le grand salon, en

face du petit théâtre qu'on avait disposé avec goût au fond de la pièce.

L'assemblée était brillante et ressemblait à toutes les réunions du même genre. Un observateur prévenu aurait bien remarqué dans certaines physionomies quelque chose d'étrange et d'égaré; mais, à vrai dire, en y regardant de près, on en trouverait bien autant dans quelques assemblées.

Après les politesses et les présentations d'usage, le maître de la maison, qui savait son monde, ne voulut pas laisser languir la soirée. Pour occuper tout de suite l'attention de la société, il pria une jeune dame de vouloir bien se mettre au piano.

Le morceau était à grand effet; on n'aurait pas mieux fait au Conservatoire. Ce fut bien autre chose quand le charme d'une voix harmonieuse accompagna l'instrument. La musique semblait exercer sur cette assemblée une impression extraordinaire.

Ce fut pour Pornic une agréable surprise de voir paraître au piano l'aimable Héva, qu'il croyait confinée dans la retraite, et qu'il n'espé-

rait pas trouver à cette réunion. Un musicien l'accompagnait.

Il était facile de voir qu'elle faisait un effort sur elle-même et qu'il lui était pénible d'attirer l'attention. Elle chanta avec expression une de ces lentes chansons bretonnes si pleines de poésie et de tristesse, dont les auteurs sont inconnus, et qui sont dues quelquefois aux naïves inspirations d'une simple fille des champs.

Dans un intermède, un jeune poëte dont le regard avait quelque chose d'étrange déclama des vers avec une certaine animation. A la dernière strophe, il fut pris d'une crise nerveuse. Le docteur Hermann, qui ne l'avait pas perdu de vue, le fit conduire dans un salon voisin, où il lui donna les soins que réclamait son état, et l'incident n'eut pas de suite.

La comédie eut également un plein succès. Mlle Héva avait accepté un petit rôle dont elle se tira, malgré sa timidité, avec sa grâce habituelle.

Le maître de la maison avait l'œil à tout. Comme un régisseur expérimenté, il rappelait à plus d'un acteur distrait que son tour était

venu d'entrer en scène. Peut-être même était-il assisté de quelques aides attentifs.

En somme, les choses ne se passent pas autrement au théâtre, et Pornic fut émerveillé de trouver chez de simples amateurs tant de mémoire, d'aisance et de bonne tenue, sauf quelques effets de scène un peu forcés.

Ainsi il arriva que, dans une scène de duel, les deux adversaires avaient pris tellement leur rôle au sérieux, qu'on eut quelque peine à les séparer.

Mlle Héva n'avait pas reparu après le petit drame dans lequel elle s'était distinguée. Elle s'était retirée de bonne heure. Le docteur, qui prenait un intérêt particulier à cette représentation, semblait surveiller attentivement le moindre mouvement des acteurs. Il se retira le dernier, après avoir dit quelques mots confidentiels au maître de la maison.

Pornic revenait avec son ami et lui faisait compliment de cet excellent ensemble; il n'avait jamais passé une soirée plus amusante.

Le docteur réprimait un sourire et ne lui répondait qu'à demi; car il avait un peu sur la

consoience d'avoir mis son ami à l'épreuve pour le punir d'avoir trop présumé de sa sagacité.

Le fait est que le docteur Hermann s'était amusé à faire assister son présomptueux ami à une soirée dramatique dans la maison d'aliénés qu'il dirigeait.

Ce n'est pas sans quelques appréhensions qu'il suivait les phases diverses de la représentation, qui s'était d'ailleurs passée comme on l'a vu, sans autre incident que l'exaltation du jeune poëte et la scène du duel; et cela n'avait pas même été remarqué, grâce à l'intervention du docteur et du chef de l'établissement.

Tous les deux se félicitaient d'avoir si pleinement réussi dans une entreprise qu'ils jugeaient favorable à l'état mental de leurs malades, et ils se proposaient de renouveler cette épreuve.

Toutefois, Pornic eût été bien surpris s'il avait lu le fait-Paris suivant, qui fut répété quelques jours après dans divers journaux :

« UNE FÊTE CHEZ LES ALIÉNÉS. — Il y a quelques jours, une soirée dramatique et musicale fut organisée dans une maison d'aliénés de Passy, dans le genre de celles que donnent,

tous les ans, à Naples, les fous du docteur Miraglia.

« Les aliénés de Passy ont joué une pièce en deux actes, écrite par l'un deux, et l'interprétation a été vraiment satisfaisante. Des chansonnettes, très-bien détaillées, formaient les intermèdes.

« Les résultats obtenus à Naples par ce mode de traitement donnent beaucoup d'intérêt aux essais entrepris à Passy. »

V

LE SECRET DES LETTRES.

Le docteur Hermann avait eu beaucoup de peine à décider sa jeune nièce à paraître dans la représentation dont nous avons parlé. Il était persuadé que cet effort la détournerait de son idée fixe et serait salutaire à son intelligence troublée par la douleur. Il n'avait vaincu sa résistance qn'en l'assurant que M. Pornic se ferait un plaisir de l'entendre, et que ce serait pour lui un grand désappointement et même une impolitesse si elle y manquait.

Aussi Pornic, le lendemain, pendant le déjeuner, s'empressa de la complimenter de son obligeance; mais il ne put en tirer aucune parole. Elle s'éloigna bientôt en laissant les deux amis à table; et, après avoir donné quelques heures aux soins de la maison, elle rentra dans sa chambre, où elle se remit à écrire.

Elle parle si peu, cette petite Héva, elle est si dissimulée et si mystérieuse, que si nous ne donnons pas un coup d'œil à sa correspondance, nous ne saurons jamais ce qu'elle a dans l'âme. Nous serons d'ailleurs tout disposés à l'indulgence en connaissant l'infirmité de son esprit et la cause qui la produit.

Nous avons quelquefois admiré la naïveté de ce moyen facile employé au théâtre. Si un personnage en scène écrit une lettre confidentielle, il ne manque jamais de l'écrire à haute voix pour que les spectateurs n'en ignorent; et tout le monde se prête volontiers à ces illusions. Nous supposons donc que Mlle Héva est en scène, et voici ce qu'elle écrit :

« Ma chère mère,

« Tu auras reçu mes dernières lettres; j'étais bien en peine, comme tu penses, de te les faire passer jusqu'au ciel. Mais, avant de mourir, la sœur Marthe, que j'ai tant pleurée, la bonne religieuse qui m'avait aidée à te garder, me disait : « Ne t'afflige pas, mon enfant, je vais re-« voir ta bonne mère. » — C'était presque sa dernière parole.

« Et alors, dans ma faiblesse, moi que tu trouvais si raisonnable, j'ai fait presque un acte de folie; je le reconnais bien à présent que mon esprit est plus calme; je me suis donc relevée la nuit, et j'ai été cacher mes lettres dans le linceul de la morte.

« Quand j'y pense aujourd'hui, cela me fait voir combien j'étais malade dans ce temps-là, et j'en suis encore humiliée. Je comprends bien que mes lettres ont été ensevelies dans la terre; mais je crois encore que la bonne religieuse t'aura porté bien vite toutes mes pensées, toute mon âme.

« Alors pourquoi t'écrire encore, chère mère?

Pourquoi? Parce que tu es ma seule amie, ma seule confidente et mon ange gardien; parce que j'ai besoin de te raconter tout ce qui se passe dans mon esprit et dans mon cœur.

« En souvenir de toi, mon oncle Hermann est toujours pour moi comme un bon père ; mais je suis une gêne, un embarras dans sa maison : je l'ai souvent remarqué.

« Il voulait, je ne sais pourquoi, me placer dans sa maison de santé ; moi qui suis si raisonnable, je craindrais d'y devenir folle comme les autres. Je l'ai tant prié, qu'il a consenti à me garder encore près de lui et m'a donné une femme de chambre qui est presque une dame de compagnie, une amie complaisante et douce. J'ai donc de grandes obligations à mon oncle Hermann ; mais je l'occupe trop de moi, et je sens que je lui suis inutile.

« Puisque je ne sers à rien dans ce monde, je voudrais consacrer ma vie à Dieu et aux malades, comme la sœur Marthe, en attendant que j'aie le bonheur d'aller te rejoindre comme elle! Mais comment saurais-je si c'est ta volonté?

« Il s'est passé ici quelque chose de nouveau. J'ai essayé de te l'écrire ; mais je n'ai pu le faire encore.

« Je sais à présent, chère mère, je sais bien que cette lettre n'arrivera pas jusqu'au ciel. Je l'écris seulement pour m'entretenir avec toi..... Mais écoute bien ta fille chérie..... J'ai encore quelques grains d'encens que tu m'as rapportés du Pardon de Notre-Dame d'Auray. Je les enfermerai dans ma lettre, et puis, à l'heure de l'*Angelus*, je la brûlerai à la flamme d'un cierge, et alors le parfum montera jusqu'à toi, jusqu'au fond du ciel, et tu y retrouveras toute l'âme de ton Héva !... »

VI

LA CLIENTÈLE DU DOCTEUR.

Le docteur ayant proposé à Pornic de visiter ce jour-là quelques-uns de ses clients, cette offre fut acceptée avec plaisir, et les deux amis montant en voiture, se firent conduire dans un quartier du centre parisien occupé par le monde élégant.

La première visite fut pour un artiste en renom, qui ne se contentait pas d'attirer le public par ses travaux, mais qui cherchait encore à le surprendre par ses excentricités. Il dédaignait,

bien entendu, de s'habiller comme tout le monde, oubliant ce vers de la fable :

> Ce n'est pas sur l'habit
> Que la diversité nous plaît, c'est dans l'esprit.

Il fut un temps, c'est déjà une vieille histoire, où il était de mode de protester contre tout le passé de la littérature et de l'art. Toutes les révolutions se font par la violence; la conquête procède volontiers par l'extermination et non par la fusion. Il n'y avait donc pas moyen de s'entendre.

La jeune génération, entraînée par quelques chefs aventureux, ne sachant comment exprimer son aversion, son mépris pour ce qu'elle appelait la tradition et la routine, se livrait à toutes les débauches des idées, des discours et du costume.

Il paraît prouvé aujourd'hui que pour avoir du talent, il n'est pas indispensable d'avoir un chapeau pointu, une barbe inculte, un habit débraillé et les yeux hors de la tête.

Le malade que le docteur Hermann allait visiter en était resté à ces manifestations exté-

rieures, ce qui était un véritable signe d'infirmité mentale. Il portait avec audace un costume de fantaisie qui ressemblait un peu à celui de François Ier. Il établissait ainsi un synchronisme entre sa personne et les bahuts antiques qui formaient son ameublement. Le docteur lui tendit la main en souriant.

« Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-il; vous êtes splendide. Avez-vous donc quelque nouveau chef-d'œuvre à nous faire voir? Je vous présente mon ami, très-amateur des belles choses.

— Il s'agit bien d'œuvres d'art, dit l'artiste avec quelque dédain.

— Quoi! auriez-vous brisé vos pinceaux... et que prétendez-vous faire?

— Monter au ciel, dit l'artiste avec emphase.

— Je suis persuadé, cher ami, que le ciel sera la récompense de vos vertus; mais n'est-il pas toujours temps d'y monter?

— Je prétends y monter et en redescendre à volonté.

— Avez-vous donc découvert le secret de l'hirondelle qui vole contre le vent?

— Pas encore; je n'en suis qu'au ballon.

— Allez donc où le vent vous souffle.

— Je n'en resterai pas là, dit l'artiste inspiré; j'ai la foi qui transporte les montagnes.

— Qui transporte les ballons? moi aussi j'ai cette foi; mais où vont-ils?

— Permettez, docteur, le ballon n'est que pour amuser la galerie, j'en conviens; mais voyez cet appareil, je vais vous révéler les secrets de l'avenir. »

L'artiste voulait atteindre un petit objet enfermé précieusement dans un tiroir.

« Non, dit le docteur en l'arrêtant, j'avoue mon incompétence; je vous le dis franchement; j'aimerais mieux vous voir reprendre vos travaux d'art.

— Toujours! dit l'artiste en se laissant tomber tragiquement sur un siége moyen âge; dites tout de suite que je suis fou! on en disait bien autant de Salomon de Caus, de Fulton, de tous les bienfaiteurs de l'humanité! Mais je suis Ajax! j'arriverai malgré les dieux. Après tout, docteur, ajouta-t-il en se levant et en changeant de ton, savez-vous bien qu'on n'a jamais tant parlé de moi?

— Vous m'en direz tant, répondit le docteur en souriant ; je commence à comprendre ; adieu, cher Ajax, et que les vents vous soient favorables. Et les deux amis se retirèrent en faisant les meilleurs compliments.

— Il me paraît bien malade, dit Pornic avec intérêt.

— Oui, dit le docteur, j'en ai plusieurs dans ma maison de santé dont l'état est moins inquiétant ; il intéresse cependant tout le monde par sa foi robuste et son intrépidité. »

Ils quittèrent leur voiture, et ils continuèrent leur promenade sur le boulevard où l'on rencontre ce qu'on appelle tout Paris.

Ils se trouvèrent bientôt en présence d'un jeune homme, dont la figure était intelligente et les manières distinguées.

« Eh ! mon cher auteur, dit le docteur en l'arrêtant, que devenez-vous ? parlez-moi d'abord du succès éclatant de votre dernière pièce.

— Docteur, dit le jeune homme, laissez-moi passer, je suis en retard ; je vais à mon magasin.

— A votre magasin ? Etes-vous donc devenu l'éditeur de vos œuvres ?

— Non pas de mes œuvres littéraires ; c'est un trop mauvais métier.

— Quoi ! vous auriez renoncé à la littérature !

— Vanité des vanités, s'écria l'auteur, — moi qui croyais à ma renommée ! comment ! les journaux ne vous ont pas appris que je suis confiseur ?

— Vous ! un penseur, un poëte ! descendre à des soins si vulgaires ?

— Mon cher ami, lui dit le poëte, en lui parlant à l'oreille ; on n'a jamais tant parlé de moi.

— Tout s'explique, répondit le docteur, en le quittant, je recommanderai vos produits à mes malades. C'est comme vous le voyez, dit-il à Pornic, une variété de la maladie que nous avons observée, mais tenez en voici un autre exemple, car c'est presque une épidémie. »

Le docteur avait remarqué un homme d'un âge mûr, assis à une table de café et lisant les journaux.

« Vous ici ! mon cher romancier, demanda le docteur ; vous venez sans doute vous entendre avec votre éditeur pour l'impression de quelque nouvel ouvrage ?

— Moi, dit l'homme de lettres, pour qui me prenez-vous! regardez cette main, est-ce celle d'un homme de plume? Non, je viens m'entendre avec Mme Prévôt pour la vente de mes bouquets. Mais je les expédie volontiers directement aux belles dames qui en font la demande. C'est pour rien : vingt francs un bouquet de roses avec la signature de l'auteur.

— Vous êtes donc jardinier ?

— D'où sortez vous? Cela a fait assez de bruit, mon éditeur ne s'en plaint pas, il n'a jamais vendu tant de mes livres que depuis que je n'en fais plus.

— Cher, poëte répondit gracieusement le docteur, permettez-moi de préférer les fleurs de votre esprit, car elles ne pourront mourir, et il le salua de la main.

— Cette maladie est donc bien commune? demanda Pornic à son ami, quand ils eurent quitté le jardinier.

— Oui, elle est très-fréquente, je pourrais sans aller bien loin vous en montrer d'autres exemples; mais vous n'exigerez pas que je vous conduise chez un compositeur qui se ferait volon-

tiers carme déchaussé, à la condition de diriger lui-même son orchestre en robe blanche et les pieds nus; chez un grand poëte qui se croit homme d'État, chez un homme d'État qui s'est fait vaudevilliste, chez un fécond romancier qui est chef de cuisine, chez un publiciste qui veut faire des drames, chez un historien qui se croit général d'armées; celui-ci explique aux gens du métier comment il fallait faire pour gagner les batailles.

« Vous savez que David, qui était un grand peintre, prétendait qu'il était, avant tout, un fort joueur de violon; et Balzac, ce génie universel! ne voulait-il pas tenir un magasin d'épiceries sur le boulevard des Italiens, et servir, lui Balzac, des sacs de café aux passants?

— Je veux croire que ces gens sont sincères, dit Pornic, mais en certains cas, n'y a-t-il pas un peu de calcul, un peu d'orgueil dans ces changements de vocation? Il me semble qu'autrefois chacun se contentait de faire son métier.

— Oui, dit le docteur; autrefois un penseur était absorbé dans son œuvre; il ne songeait guère à sa renommée. C'est une maladie récente

qui se rattache à ma triste spécialité. Elle vient du besoin d'occuper de soi, de faire de l'effet à tout prix ; en ce temps d'égalité tout le monde a horreur de l'égalité. Le tumulte est si grand dans la vie nouvelle! les esprits faibles crient plus fort que les autres et s'affublent d'un déguisement bizarre pour se faire remarquer dans la foule bruyante.

« On a surpris un de ces ambitieux qui ne pouvant payer ni un panégyriste, ni même un insulteur, crayonnait pendant la nuit son nom sur les murs en l'accompagnant d'une grosse injure, pour se vanter d'avoir des envieux.

« Mais c'est assez pour aujourd'hui, cher ami, il ne faut pas s'arrêter si longtemps sur ces petites misères; vous en verrez bien d'autres. »

Et les deux amis retournèrent lentement à la maison de Passy en devisant encore sur cette défaillance qui consiste à vouloir paraître autre chose que ce que l'on est.

VII

LE SURNATUREL.

La journée du lendemain fut consacrée à l'examen de quelques autres infirmités morales. Pornic fut d'abord conduit par son ami chez un malade dont l'exaltation était inquiétante.

Le cabinet dans lequel ils furent introduits était garni de modèles en plâtre de mains d'hommes, de femmes et d'enfants, sur lesquelles le devin faisait ses expériences et ses démonstrations.

Il supprimait le libre arbitre; il prouvait sur-

abondamment que les penchants, les instincts, la durée plus ou moins longue de la vie, la destinée enfin, tout cela est tracé d'avance par des lignes certaines et irrécusables, par la longueur et la forme des doigts, par les habitudes de la main. A voir son enthousiasme, nul n'aurait pu suspecter sa bonne foi, et c'est pour cela qu'il appartenait au docteur. C'était un grain de folie; le grain germait, il produisait à son tour d'autres semences et cette folie était partagée par les esprits faibles que le besoin de l'inconnu entraînait à accepter ses oracles.

« Cher docteur, dit l'habile homme, après les présentations d'usage, je ne cherche plus à vous convaincre ; pourtant ma science ne repose pas sur de vaines hypothèses, mais bien sur une longue observation et sur des faits; je voudrais que vous eussiez en médecine un diagnostic aussi irrécusable.

— Je m'incline devant votre expérience, dit le docteur.

— Vous plaisantez? Eh bien, je puis vous donner une nouvelle preuve de mon art. Si Monsieur

veut me confier sa main, je lui dirai d'où il vient, ce qu'il est et ce qu'il sera. »

Pornic interrogeant son ami du regard avança sa main avec confiance.

Le devin contempla attentivement la physionomie du jeune homme avant de regarder sa main, puis il étudia avec une grande application les lignes de cette main et les autres signes qui constituaient sa science problématique, et enfin il dit avec assurance :

« Voici une nature franche et naïve qui ne s'est jamais écartée du droit chemin.

— Ce n'est pas beaucoup se compromettre, dit le docteur en souriant.

— Attendez, continua l'homme de la science, je lis dans ces lignes élémentaires que votre ami a toujours vécu dans la simplicité des champs; il n'aime pas encore, mais il aimera bientôt. »

Pornic, un peu surpris, fit un mouvement pour retirer sa main; mais son interlocuteur la retint et continua ses prédictions.

« Il lui sera difficile de supporter le mouvement, le paroxysme de la vie parisienne; s'il obéit à ses penchants, il retournera vivre au

sein de la vraie nature, c'est là qu'il trouvera le bonheur.

— Je vous fais compliment, dit le docteur; il y a peut-être quelque chose de vrai; seriez-vous un peu sorcier?

— Je suis chiromancien, répondit l'homme du destin, et mon livre a eu vingt éditions.

— Il n'y a pas un poëte qui pourrait en dire autant, répondit le docteur, en prenant congé. Et les deux amis se retirèrent en remerciant le devin de ses oracles.

— Il faut que j'aie encore l'air bien provincial, dit Pornic, pour que votre malade puisse ainsi lire mon origine dans le creux de ma main, et m'annoncer ma destinée avec tant d'assurance.

— Mes malades ont quelquefois de ces hallucinations, répondit le docteur, et c'est un symptôme alarmant. S'ils se trompaient toujours, ils seraient guéris de leur erreur, et ils feraient moins de victimes. Leurs prédictions ont été quelquefois fatales aux esprits faibles; mais celle qui vous a été faite, mon ami, n'a rien de bien effrayant; moi seul j'aurais à m'en plaindre.

— Oui, dit Pornic, l'oracle a parlé ; mais s'il est écrit que je dois retourner à la vie des champs, c'est bien le cas de tout voir. En approfondissant ces misères morales, je regretterai peut-être moins ce foyer de lumière qui m'attirait.

— Suivez-moi donc, cher *Virgile*, dit Hermann en le faisant monter dans sa voiture ; je suis le *Dante;* je vais vous guider dans un nouveau cercle de ténèbres. »

Le malade chez lequel ils s'arrêtèrent paraissait avoir le meilleur jugement et l'esprit le plus sain. Il parlait des hommes et des choses avec une grande supériorité. Mais les hasards de la conversation ayant amené le nom de Jules César,

« Nous avons conversé hier avec lui, dit le malade ; nous savons à quoi nous en tenir ; c'est une histoire à refaire. »

Le docteur regarda Pornic d'un air d'intelligence, et présenta son ami comme un homme fort curieux d'être initié aux nouveaux mystères.

« Monsieur a vu Jules César? demanda Pornic avec curiosité.

— Pas absolument, dit sérieusement le malade; mais en présence d'une nombreuse assemblée, je l'ai évoqué, et mon jeune fils qui est un précieux *medium*, a écrit sous sa dictée des pages admirables que je me propose de livrer à l'impression.

— Mais comment vous expliquez-vous cette intervention des esprits? demanda timidement Hermann.

— Cela ne se démontre pas plus que tous les phénomènes inexplicables au milieu desquels nous existons. La vie est un grand mystère. Vous ne nous avez pas encore, que je sache, expliqué l'électricité qui est la force physique par excellence; eh bien! l'attraction des mediums est une force intellectuelle; il n'y a que ceux qui ne veulent pas voir qui ne sont pas convaincus. Pour moi, c'est une admirable initiation qui me permet de m'isoler des petitesses de mon temps, et de vivre dans l'intimité des grands esprits.

— C'est ce que je fais volontiers, dit Hermann, en ouvrant les livres de ma bibliothèque; cela me dispense de vos jeunes mediums en lesquels je n'aurais pas une confiance absolue.

— Docteur, vous êtes un esprit fort; cependant quand vous voudrez, je vous ferai entendre des choses dont vous serez confondu.

— Puisqu'il ne s'agit pas d'un article de foi, répondit Hermann, il vaut peut-être mieux être esprit fort qu'esprit faible: mais je ne demande pas mieux que d'être éclairé, je ne fermerai pas les yeux à l'évidence. Je vous promets d'assister à une de vos prochaines séances.

— Qu'en dites-vous, docteur? dit Pornic quand ils furent sortis. Celui-ci n'est-il pas dans un état désespéré?

— Oui, répondit Hermann, cette épidémie morale a doublé le nombre des aliénés en Europe et en Amérique. Mais c'est assez, mon ami, je veux vous épargner d'autres variétés de cette infirmité. Je pourrais vous montrer bien des gens qui ne voudraient pas s'incliner devant les mystères de la religion et de la destinée, mais qui ont une foi absolue dans la table qu'ils font tourner; des magnétiseurs qui savent mieux que moi guérir toutes les maladies; des somnambules qui ne demandent qu'une boucle de cheveux pour vous dire la bonne aventure; des em-

piriques qui vous guérissent avec un atome délayé dans l'Océan. Vous souriez? vous demandez qui peut ajouter foi à ces mystifications? Hélas! le besoin de l'inconnu, du mystérieux, de l'impossible est si bien dans la pauvre nature humaine, que dans notre siècle des lumières, toutes ces croyances trouvent des adeptes, et que c'est une folie contagieuse. »

VIII

L'AVEU.

« Ma chère mère, j'ai hésité bien longtemps; je me décide à t'écrire tout ce qui s'est passé dans mon esprit. Je ne puis garder mon secret. A qui le dirais-je si ce n'est à toi?

« Un soir, j'étais à travailler dans le cabinet de mon oncle Hermann, mais mon âme n'était pas là; elle était avec toi; je te voyais, je te parlais, je te demandais ce que je devais faire dans ce monde où tu m'as abandonnée; à qui je devais dévouer ma vie, puisque je suis à charge

à celui qui a bien voulu me recueillir. Quand le bruit de la sonnette a retenti dans ce grand silence, quand la porte du cabinet s'est ouverte, il m'a semblé que tu me répondais, que tu venais à moi.

« Ce n'était pas toi; mais c'était bien ton envoyé. Je l'ai reconnu tout de suite par l'influence surnaturelle qu'il a exercée sur moi, aussitôt qu'il a parlé. C'était comme un écho de ta voix, tant il y avait de douceur et de tendresse dans ses paroles. J'ai compris qu'il était déjà le maître de ma destinée.

« Quand mon oncle Hermann est venu à moi et m'a dit d'aller faire préparer la chambre de son ami, il m'a semblé que cet ordre m'était donné par le voyageur, et je lui ai obéi. C'est alors seulement qu'il m'a aperçue; et comme je passais, il m'a saluée sans rien me dire. Pour moi, je ne le regardais pas, mais je le voyais dans ma pensée.

« Il parle très-bien le français; personne ne devinerait le pays d'où il vient; mais moi j'ai bien reconnu un Breton de chez nous. Il faut qu'il soit du côté de Scaer ou de Quimperlé, car

il y a des mots qu'il dit tout comme s'ils sortaient de tes lèvres chéries, et sa voix ressemble à la tienne.

« Quand je l'ai vu le lendemain, il était bien tel que je l'avais deviné. Sa force dominait ma faiblesse et sa douceur me rassurait. S'il me regarde, il me semble que tu as les yeux sur moi.

« C'est un ami de mon oncle Hermann; il s'appelle Pornic; il ne fait que passer, il retournera dans notre Bretagne; il n'y emportera pas même le souvenir de mon nom. Il ne saura jamais qu'il est venu me voir de ta part, que tu m'as parlé par sa voix, que tu m'as regardée par ses yeux; mais il restera dans ma mémoire comme une émanation de ta tendresse.

« Avant même que l'encre ait le temps de sécher, cette lettre va être brûlée; je mourrais de confusion si on en lisait une ligne, et pourtant je suis soulagée, je suis heureuse de l'avoir écrite. Toi seule tu peux me laisser mes illusions, tu peux pardonner les folies de ton Héva. »

Comme il était écrit, la lettre confidentielle fut livrée aux flammes; la fumée odorante se dispersa dans l'espace, et la cendre légère, dont Héva craignait encore les révélations, fut ensevelie par elle au pied d'un rosier qu'elle aimait.

IX

UN VOISIN DE CAMPAGNE.

Pour les Parisiens, le joli village de Passy, bien qu'il soit aujourd'hui *intra muros*, sera toujours la campagne. Le docteur Hermann avait donc un voisin de campagne dont l'intimité lui était très-agréable ; c'était Pierre Roland, le spirituel chroniqueur, qui demeurait l'hiver rue de la Bruyère, dans le quartier des artistes, mais qui passait la saison d'été à Passy.

Son habitation dépendant d'un domaine plus vaste, était composée d'un joli chalet pittoresque

et d'un jardin; elle était située au-dessous de celle du docteur, dans la direction d'Auteuil, sur la pente qui descend jusqu'à la Seine. De la terrasse qui bordait le jardin d'Hermann, on distinguait de loin, au milieu d'un bouquet d'acacias, le pignon du chalet rustique.

Les gens de lettres fraternisent volontiers avec les hommes de la science. Le docteur préoccupé de ses graves travaux, était dans ses heures de loisir aussi simple qu'un enfant. Il s'amusait de l'esprit léger et des contes du feuilletonniste. De son côté, Pierre Roland, observateur par nature, recueillait dans les conversations du docteur des faits dramatiques, dont il tirait bon parti et qui variaient son répertoire.

Hermann, qui ne s'appartenait pas, trouvait commode de mettre quelquefois son ami Pornic en demi-pension chez Pierre Roland. Celui-ci s'arrangeait au mieux de son pensionnaire. L'analyse de cette naïve et franche nature, faisait contraste avec les personnages de convention qui posaient devant lui dans le monde. Pornic avait aussi beaucoup à gagner dans l'intimité d'un homme qui savait si bien voir et qui avait tout

vu. Il trouvait donc, à cette source, de quoi satisfaire la curiosité qui l'avait attiré dans la grande ville.

Autrefois les chroniqueurs étaient les annalistes de leur temps. Ceux d'ajourd'hui racontent volontiers ce qui n'est pas arrivé; comme les hirondelles rasent le sol afin de recueillir des nouvelles pour leurs petits, les chroniqueurs se mettent en quête de nouvelles vraies ou fausses; ils rasent les boulevards afin de recueillir des nouvelles pour ce qu'on appelait autrefois irrévérencieusement des gobe-mouches, et qu'ils nomment plus poliment leurs abonnés.

Quand le chroniqueur prend la plume, c'est qu'il a fait sa récolte, il a presque fini son ouvrage. Sa vie est contemplative, c'est un miroir où se reflète l'esprit menteur de son temps. Il ne plaît qu'à cette condition.

Pierre Roland travaillait encore, lorsqu'il suivait des yeux avec Pornic la fumée de quelques bons cigares qu'ils brûlaient ensemble en holocauste, en devisant sous les ombrages du feuilletonniste. C'est le calumet de paix qui réchauffe les amitiés nouvelles; ils furent bientôt intimes.

Pornic racontait naïvement à Pierre Roland ses pérégrinations avec Hermann.

Le chroniqueur trouvait que les insensés dont son nouvel ami lui décrivait les travers, étaient tout juste semblables aux gens *raisonnables* de sa connaissance. Il se proposait donc, à la première occasion d'approfondir ce mystère.

X

L'AGENT VOYER.

La faim chasse le loup du bois. Pierre Roland était peut-être à court de nouvelles ou d'invention. Il se joignit à ses deux amis qui allaient continuer leur tournée médicale. Tous trois partirent de Passy dans la voiture du docteur, et ils s'arrêtèrent au boulevard qui était l'observatoire de prédilection de notre chroniqueur.

« Tenez, mon cher Pornic, dit Hermann, les sujets se présentent d'eux-mêmes sous nos pas, je veux vous reposer aujourd'hui du surnaturel

et des esprits frappeurs, en vous faisant voir une folie plus douce et plus amusante. Suivez bien ce petit homme qui passe en inspectant les boutiques, c'est aussi un de mes clients; si je ne me trompe, nous ne tarderons pas à voir un des symptômes de son infirmité.

— Il a l'air de se porter à merveille, dit Pierre Roland; si vous n'avez que de tels malades, la guérison sera facile.

— Non, pas autant que vous le supposez, » répondit le docteur.

A ce moment le prétendu malade passait devant le magasin d'un épicier qui avait placé un tonneau de marchandises en saillie sur le trottoir; soit distraction, soit intention, le promeneur alla se heurter contre le tonneau qui fut renversé.

Le marchand sortit avec précipitation, et réclama un dédommagement pour ses marchandises avariées.

Le promeneur se récria; montra qu'il était blessé au pied et s'appuya sur le bras du sergent de ville qui intervint; il demanda s'il était possible de permettre aux marchands d'envahir la

voie publique et d'estropier les passants. Le marchand ainsi apostrophé, craignant le procès-verbal du sergent de ville et les réclamations des passants, se hâta de ramasser ses marchandises et de les ranger à l'intérieur de son magasin.

« Ce n'est pas plus difficile que cela, dit le petit homme triomphant, en s'adressant à ceux qui s'étaient groupés autour de lui. Quand nous nous serons cassé une jambe, les marchands consentiront à rentrer leurs tonneaux; et ayant trouvé dans l'auditoire une figure sympathique, il prit courage et continua en montrant les tables d'un café.

« C'est comme ces tables-là; eh bien, est-ce que vous croyez que c'est bien commode de passer là? »

A ce moment un garçon chargé d'un plateau, le pria de faire place pour qu'il pût approcher de la table.

« Très-bien, ajouta le promeneur; voilà le garçon à présent, la rue n'est plus à tout le monde; elle est à M. le limonadier.

— Monsieur, dit le chef de l'établissement en se montrant, si vous avez un rapport à faire,

faites votre service; moi, je suis en règle, je suis autorisé, je paye un impôt pour ces tables, laissez-moi jouir de mon droit, ou du moins adressez-vous à vos chefs.

— A mes chefs? pour qui me prenez-vous?... O popularité! voilà de tes coups. » —A cette insinuation du maître de café, ce peuple changeant qui tout à l'heure encore s'était prononcé contre l'épicier, pour le promeneur, était cette fois mal disposé pour le mécontent et prenait la défense du limonadier.

Quelques mots mal sonnants bourdonnant aux oreilles du redresseur des torts et des tables, les trois amis crurent prudent d'intervenir en faveur de l'accusé qui n'était pas de force et lui firent un rempart de leurs corps.

« C'est un de mes malades, » dit le docteur à voix basse à un des plus menaçants.

Le mot fut compris et sauva la situation; les spectateurs de cette scène, voyant à qui ils avaient affaire, ne tardèrent pas à se disperser.

« C'est vous, docteur? dit le nouveau Don Quichotte, en prenant le bras d'Hermann et en saluant ses amis, je suis charmé de vous voir.

— Vous voici dans l'exercice de vos fonctions, dit le docteur en souriant, parvenez-vous au moins à réformer les habitudes parisiennes?

— Que voulez-vous, je ne suis pas secondé, un peu plus ils allaient me prendre pour un inspecteur, pourquoi pas pour un fou, tout de suite? »

Le docteur serra le bras de Pornic pour appuyer sur ce mot significatif.

« Et nos monuments, continua le réformateur, n'est-ce pas déplorable, aussitôt qu'ils sont terminés, de les voir barbouillés d'inscriptions et de dessins grotesques?

— Permettez-moi de vous faire observer, dit Roland, qu'on a retrouvé sur les murs d'Herculanum des caricatures tracées par les gamins de l'antiquité. Allez jusqu'aux Pyramides d'Égypte, vous y trouverez, gravées dans le granit, des inscriptions ridicules qui ont fait le tour du monde.

— Mais, monsieur, nous ne sommes pas en Égypte; si le mal existe il faut l'empêcher, ou bien ne me dites pas que nous sommes dans le siècle du progrès.

— Mon cher ami, dit le docteur, on ne peut pas enfermer dans une grille de fer tous les monuments de Paris.

— Et pourquoi pas? Je ferais du moins enfermer tous les enfants qui auraient un crayon à la main; les parents sont responsables.

— Et la liberté? si vous voulez réformer tout ce qui n'est pas la perfection, mon cher, je vous plains, vous aurez fort à faire.

— Ne me plaignez pas; sans me donner beaucoup de mal, je fais encore, pour mon plaisir, la besogne d'une douzaine d'agents; si, par exemple, je remarque une voiture abandonnée sans conducteur sur la voie publique, je cherche de tous côtés le cocher absent; un agent qui passe remarque l'objet de ma préoccupation, prend le numéro de la voiture, dresse procès-verbal, et le tour est fait.

— Si c'est là tout ce que vous voyez à critiquer dans notre civilisation, dit le docteur, vous êtes bien heureux.

— Je ne peux pas tout faire, je contribue au bien public à ma manière. Tenez : un de mes voisins avait devant sa porte une marche qui

faisait saillie sur le trottoir. Je lui en ai demandé la suppression; j'ai fait signer une pétition par tous les habitants de la rue, rien n'y faisait. Soyez tranquille, disais-je au récalcitrant, la marche sera rasée. — Je vous en défie, répondait-il en se moquant. — J'ai si bien fait; je suis tombé tant de fois sur cette malheureuse marche, j'ai déchiré tant d'habits, je me suis tellement couvert de boue, j'ai fait dresser tant de procès-verbaux qu'un beau jour un agent de police s'est présenté avec une escouade d'ouvriers et a fait enlever la marche; depuis ce temps, mon voisin ne peut plus me souffrir.

— Voilà ce que j'appelle un succès, dit le docteur.

— Que chacun en fasse autant, reprit l'inspecteur volontaire; la ville sera mieux gardée et les abus disparaîtront. Mais je vous quitte, car il me reste de l'ouvrage. »

En partant, le petit homme se heurta contre un marchand qui était assis devant sa porte et qui lisait tranquillement son journal.

« Si vous regardiez devant vous! dit le marchand de mauvaise humeur.

— Si vous n'étiez pas en travers de la chaussée! répondit le réformateur ; et il passa.

— Sa maladie ne me paraît pas dangereuse, dit Pornic, c'est une idée fixe.

— Sans doute, dit Hermann, c'est une des variétés les plus innocentes des *mécontents* dont nous verrons d'autres exemples. Il importe sans doute de réformer les abus, mais quand tout s'améliore et s'embellit, c'est une faiblesse d'esprit de se préoccuper de si petites choses, de ne pas s'élever à de plus hautes aspirations.

— Je le trouve admirable, dit Pierre Roland qui avait pris des notes. On lui donne l'espace, l'air, la lumière, la santé, la vie; on ouvre devant lui des perspectives infinies à la place des ruelles pernicieuses on nivelle les montagnes, et il vient se heurter à un grain de sable!

— Vous nous quittez déjà? dit Hermann.

— Oui, sans doute, répondit le chroniqueur, mon affaire est faite. Il ne m'en faut pas davantage pour écrire les six colonnes de mon prochain feuilleton.

XI

L'HOMME AU GOUDRON.

— Si vous avez le temps de voir un autre mécontent, dit le docteur à Pornic, vous n'avez qu'à me suivre.

— Je ne suis pas venu pour autre chose, répondit Pornic, et je tiens à continuer une étude si instructive. »

Le client que le docteur Hermann allait visiter était bien loin de se croire malade ; il prétendait au contraire guérir tout le monde.

Hermann présenta son ami comme un étran-

ger qui était venu à Paris pour suivre le progrès de la science ; il pria le philanthrope d'expliquer un système qui, selon lui, devait régénérer l'humanité.

« C'est bien simple, dit le mécontent ; vous reconnaissez avec moi que la classe la plus intéressante est celle des travailleurs. Or quelle est la cause de la ruine d'un grand nombre d'ouvriers, de la misère de leur famille? ce n'est autre chose que le cabaret.

« Sans les marchands de vin, l'ouvrier serait presque riche. Combien en voyons-nous qui fêtent le dimanche et le lundi, et qui entrent le mardi à l'hôpital ! Ils ont beau obtenir une augmentation de salaire, ils n'en seront jamais plus riches ; donc je supprime les cabarets. Voici ma pétition au Sénat.

— Et que vont dire les vignerons?

— Ils diront bien ce qu'ils voudront. La santé publique, l'aisance générale, la moralité des classes malheureuses, tout cela comptera bien pour quelque chose.

— Et la liberté? Celui qui travaille n'a-t-il pas le libre emploi du produit de sa peine? Con-

venez que les hommes ne peuvent être mis en tutelle comme de petits enfants. La Providence a doté la France de trois ou quatre sortes de vins qui font l'admiration de tous les pays, qui donnent peut-être à l'esprit français sa grâce, sa vivacité, son caractère tout spécial; faut-il donc brûler nos vignes et semer du houblon?

— Je ne dis pas cela. Je ne demande que la suppression des maisons publiques où tant de malheureux vont perdre la raison; les vins seront réservés pour la table, ou exportés à l'étranger.

— Et que ferez-vous boire à ce pauvre populaire, à ceux qui, sans pouvoir attendre le repas du soir ont besoin de se réconforter pour leurs rudes travaux?

— Ceci, dit le réformateur, en montrant avec orgueil quelques bouteilles d'eau de goudron qui étaient rangées sur sa table; vous connaissez, vous, docteur, la vertu du goudron; je n'ai rien à vous apprendre.

— Il y a certaines affections pour lesquelles je le prescris, mais....

— Certaines affections! ne connaissez-vous pas

le livre du R. Dr Berkeley, évêque de Cloyne[1]? vous y verrez que c'est un spécifique contre toutes les maladies, toutes les épidémies; voulez-vous que je les énumère? Un de mes amis n'a pas soigné autrement sa femme pendant sa dernière maladie.

— Elle en est donc morte? demanda le docteur, avec intérêt. J'aurais bien quelques objections à présenter contre votre système; votre goudron ne sera peut-être pas du goût de tout le monde, nous y reviendrons. Je vous souhaite bonne chance, soignez-vous, et ne vous retirez pas à Argenteuil; les vignerons vous feraient un mauvais parti. »

Hermann s'était hâté de clore une discussion bien inutile, et ayant pris congé, il continua librement l'entretien avec Pornic.

« Si c'était, lui dit-il, un spéculateur vulgaire comme ceux qui proclament des remèdes merveilleux, je n'aurais pas à m'en occuper. Mais

1. *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron*, etc., etc. La traduction de ce livre curieux, qui est devenu assez rare, a été imprimée à Amsterdam, chez Pierre Mortier, en 1748.

celui-ci est un philanthrope sincère et désintéressé. C'est un sentiment louable qui entraîne ce pauvre homme à l'erreur et c'est pour cela qu'il m'appartient; c'est un spécimen caractérisé de ce que nous appelons les *extrêmes*. L'exagération est un signe de faiblesse, tout le monde sera d'accord avec notre malade sur les inconvénients et les dangers du cabaret; mais en ce temps de liberté, la seule chose qui était à faire, c'est ce qu'on fait aujourd'hui.

« Ces lectures, ces cours publics, ces classes d'adultes, ces bibliothèques populaires, ces sociétés de secours, même ces journaux populaires, malgré ce qui leur manque, tout cela élève l'ouvrier, lui fait prendre goût aux plaisirs de l'esprit, lui donne la dignité de lui-même, le rattache à la famille.

« Émile Chevé, ce héros qui a donné toutes ses forces et sa vie elle-même pour apprendre au peuple à lire la musique comme il lit dans un livre, Émile Chevé et ses collaborateurs[1] ont enlevé autant de pratiques aux cabarets que s'ils

1. Voy. la *Revue musicale*, dirigée par M. Louis Roger.

avaient brûlé les vignes d'Argenteuil; c'est un remède qui vaut bien l'eau de goudron proposée par notre pauvre malade.

— Celui-ci n'est pas non plus bien dangereux?

— Sans doute, je pourrais, mon cher ami, vous mettre en rapport avec des mécontents plus déplorables, car c'est dans les mécontents que se recrute ma triste clientèle; mais en vérité, je n'aurai pas le courage de vous présenter à celui qui ne peut voir la soutane d'un pauvre curé de campagne sans crier à l'envahissement du clergé, et qui proteste contre la vie claustrale des religieuses, comme si leur servitude n'était pas volontaire. Celui-ci voudrait-il seulement m'entendre, si je lui disais que leur vie est plus heureuse que celle de tant de pauvres égarées, et que leur sacrifice est la providence des pauvres?

— Croyez-vous donc que ces aberrations puissent exercer quelque mauvaise influence sur mon esprit?

— Je ne dis pas cela; mais pourquoi vous affliger de ces tristes spectacles? Je soigne un phi-

losophe qui ne veut plus que l'humanité souffrante soit consolée par le Christ consolateur; un chimiste qui trouve au fond de son creuset l'origine du monde et supprime le Dieu créateur; un autre a fait mieux : il a imprimé cette définition, qui est son dernier mot : *Dieu c'est le mal!*

— Sont-ils donc dans votre maison de santé? demanda Pornic.

— Non, vraiment; je soigne ces malades à domicile; mais je me borne à constater leur état, à suivre la marche de leur maladie, sans espérer même les soulager; la voix de la raison pourrait seule les guérir; mais vous l'avez entendu, la moindre objection n'est pas admise.

— Votre mission se borne donc à regarder s'il est temps de les faire enfermer?

— Hélas! répondit le docteur avec confusion, c'est un peu cela. »

XII

LA CHANSON BRETONNE.

« Ma chère mère,

« Mon oncle Hermann et son ami sont absents presque toute la journée. Quand j'ai surveillé la maison et fini la tâche de couture que j'ai entreprise pour mes pauvres voisins, comme tu m'en donnais l'exemple, car tu étais habile à tout faire ; quand j'ai fini, je me repose en conversant avec toi.

« J'entends ta voix qui me parle et qui me de-

XII

LA CHANSON BRETONNE.

« Ma chère mère,

« Mon oncle Hermann et son ami sont absents presque toute la journée. Quand j'ai surveillé la maison et fini la tâche de couture que j'ai entreprise pour mes pauvres voisins, comme tu m'en donnais l'exemple, car tu étais habile à tout faire ; quand j'ai fini, je me repose en conversant avec toi.

« J'entends ta voix qui me parle et qui me de-

mande comment j'ai pu prendre la résolution de paraître dans une assemblée. Moi qui ai vécu si recueillie depuis que tu m'as laissée sur la terre, comment ai-je osé chanter et prendre un rôle dans une comédie?

« C'est parce que *celui que tu as envoyé* l'a voulu. Mon oncle Hermann a dit que son ami serait très-fâché si je refusais, et alors j'ai obéi.

« Tu penses bien, ma mère, comme je tremblais! Les personnes avec lesquelles je devais jouer une comédie dans cette maison de santé avaient toutes l'esprit malade. C'était un essai que mon oncle voulait faire pour les distraire et les soulager et, je ne sais pourquoi, il m'avait bien défendu de le dire à son ami; mais moi j'avais peur de devenir un peu folle comme les autres.

« Il y avait bien quelques spectateurs invités; mais pour moi, il me semblait que je n'avais pas d'autre juge que celui qui, dans ma pensée, était venu en ton nom.

« Le rôle de servante qu'on m'a donné est bien celui qui me convenait; car je suis faite pour obéir. Si l'ami de mon oncle Hermann me

commandait, il me semble que je lui obéirais comme à toi-même. La foi que j'ai en ton messager m'a rendu l'esprit, le bon sens, la raison, tout ce que tu m'avais pris en m'abandonnant; je suis guérie.

« Pour la chanson, puisqu'on n'a pas voulu m'en dispenser, j'ai essayé de me souvenir de celle que tu chantais en filant et qui nous faisait toujours pleurer, tu sais bien :

Jeffik, Jeffik, ne ouzoc'h ked
Pez ann estik en deuz laret.

« Dans toute l'assemblée, il n'y avait qu'un auditeur qui pouvait me comprendre. Je tâchais d'imiter la douceur et la lenteur de ta voix. J'ai bien vu que la chanson lui plaisait et lui rappelait le pays. Il m'en remercia le lendemain en présence de mon oncle Hermann; mais alors j'ai été si troublée que je n'ai su rien lui répondre. Comme tu aurais grondé ton Héva! »

Nous avons trouvé dans le recueil de M. de la Villemarqué la traduction de cette vieille chanson qu'Héva chantait dans l'idiome breton avec

la mélodie originale ; nous en donnons les dernières strophes :

Jeffik, Jeffik vous ne savez pas ce que le rossignol a dit :

« *Voilà le mois de mai qui passe et les fleurs des haies avec lui.* »

« Quand la pauvre fille entendit, elle mit ses mains en croix.

« — Je vais dire un *Ave Maria* en votre honneur, dame Marie.

« Pour qu'il plaise à Dieu votre fils d'avoir pitié de moi.

« Pour que j'aille sans tarder attendre mes compagnes dans le paradis.

« Sa prière était à peine finie qu'elle pencha la tête. — Elle pencha la tête et puis ferma les yeux.

« En ce moment, on entendit le rossignol qui chantait encore au Courtil :

« *Heureuses les jeunes filles qui meurent au printemps.*

« *Heureuses les jeunes filles que l'on couvre de fleurs nouvelles.* »

XIII

L'ANGE DE MALHEUR.

En quittant le réformateur qui voulait brûler nos vignes, les deux amis n'allèrent pas plus loin. Ils revinrent sur leurs pas en s'entretenant du sujet de leurs études.

« Le malheur, disait Hermann, c'est que les meilleurs instincts, quand ils ne sont pas réglés par la raison et le bon sens, peuvent produire un certain désordre dans les têtes faibles.

« Ainsi l'esprit religieux est la meilleure sauvegarde de la vie morale. C'est à lui que nous de-

vons la charité, l'amour, l'indulgence, la paix de la famille, mais si cet esprit se révèle par des démonstrations exagérées, par l'intolérance, par la critique de ceux qui sont moins avancés dans la foi, ou moins assidus dans la pratique du culte, il peut en résulter plus de scandale que de bien. Tel qui se croit bon chrétien a fait, par son ostentation, autant de mal à la vraie religion que les vaines déclamations d'un railleur. »

En devisant sur ce thème qui prête en effet à de nombreux commentaires, le docteur avait conduit son ami jusqu'aux premières maisons de Passy.

« Si vous ne craignez pas, lui dit-il, le tableau du malheur, entrez avec moi chez ces pauvres gens auxquels j'ai promis une visite; nous tâcherons de leur donner quelques consolations. Ils ont un enfant malade, mais d'après quelques signes observés hier, je prévois que nous trouverons du mieux. »

Hermann fit monter son ami dans une maison de triste apparence. Le petit appartement était tenu avec beaucoup de soin et de propreté; le père était absent pour ses travaux; la mère était

penchée sur le lit d'une petite fille de neuf à dix ans. D'autres enfants étaient assis sagement dans une chambre voisine dont la porte était entr'ouverte. Héva, que Pornic ne s'attendait pas à retrouver là, gardait ces petits enfants, s'occupait d'eux, tout en préparant des compresses qui avaient été prescrites et qu'elle apporta à la pauvre mère.

Elle ne fit qu'un signe de tête à son oncle et à Pornic; elle continua en silence son rôle de garde-malade, et se retira dans la chambre voisine, où elle causait tout bas avec les enfants en tâchant de les amuser.

« Dieu merci, c'est vous, docteur, dit la pauvre femme, avec empressement; venez voir, qu'allons-nous devenir si elle ne veut rien prendre. »

Le docteur regarda en silence avec l'appréhension d'un cœur sensible, et avec la fermeté d'un homme de la science. Quelques instants se passèrent dans une grande anxiété.

« Il y a un peu de mieux, dit-il enfin, après avoir longtemps observé et avoir demandé quelques détails à la mère; elle n'a besoin maintenant que de repos, je vais vous indiquer.... »

Le docteur fut interrompu par une voix nasillarde qui partait du coin le plus sombre de la chambre, et, se tournant de ce côté, il aperçut une grande femme habillée de noir et agenouillée devant une chaise; elle lisait dans un gros livre de prières et entonnait un chant d'église qui commençait par *Laudate pueri Dominum....*

« Quelle est cette dame ? demanda le docteur à voix basse.

— Mais dit la mère, c'est une bonne dame charitable qui est venue ici faire des prières.

— Si le bon Dieu a décidé de la reprendre, dit la grande femme en se levant, ce que vous ferez sera comme rien.

— Mais, madame, dit Hermann en s'approchant d'elle, ne voyez-vous pas que cet appareil lugubre peut faire une impression dangereuse sur cette pauvre enfant ?

— Lugubre ! répondit-elle. Je suis de la confrérie de la mort bien heureuse. Vous travaillez pour ce monde et moi pour l'éternité. »

L'enfant fit signe qu'elle voulait parler; le docteur s'étant approché de son lit, entendit la

voix plaintive de la petite malade qui disait : « Je ne veux pas mourir. »

« Il s'agit bien de mourir, mon enfant, dit gaiement le docteur ; tu pourras te lever dans deux jours si tu es bien sage, si tu bois cette tisane, et si tu laisses placer ces compresses sur ton front brûlant. Cette bonne dame est venue ici pour t'apporter une belle poupée.

— Où est-elle, dit la petite fille en essayant de sourire.

— On te la donnera quand tu pourras mettre tes bras hors du lit sans danger. »

Pendant que le docteur consolait l'enfant, la grande femme avait pris à part la mère affligée.

« Il ne faut pas vous inquiéter ainsi, ma bonne femme, lui dit-elle. Ce sera un petit ange au ciel ; vous êtes si malheureuse ; vous aurez déjà bien assez de peine à élever les autres ; il faut vous en rapporter à la Providence. Dieu fait bien ce qu'il fait.

— Ah ! madame, dit la malheureuse mère, est-ce bien à moi, à une mère que vous pouvez parler ainsi ? Je suis soumise à la volonté de

Dieu ; mais c'est lui qui m'a donné cette enfant, pour que je l'aime, pour que je la défende et que je la sauve ; et je la sauverai. Vous dites qu'elle sera malheureuse sur la terre, eh bien nous serons malheureuses ensemble si c'est la volonté de Dieu ; mais nous aurons encore de bonnes journées, car nous nous aimerons.

— Mais ma bonne femme, reprit la protectectrice, si je suis de trop ici, vous n'avez qu'à le dire ; j'ai été mère, je respecte toutes les faiblesses de l'amour maternel. Je vous dis seulement que je ne viens pas ici pour donner des poupées aux petites filles, quoi qu'en dise M. le docteur, j'ai une plus haute mission à remplir. Quand l'heure suprême est arrivée, je viens rappeler aux indifférents tout occupés des intérêts matériels qu'ils ont une âme à sauver et le ciel à mériter. »

Le docteur Hermann avait entendu avec indignation ces paroles dictées par une louable intention, mais bien cruelles en cette circonstance.

« Permettez, madame, dit-il enfin ; elle n'est pas arrivée l'heure suprême. Nous n'avons pas encore besoin de vous ; ce qu'il nous faut c'est

du repos et du silence. Vous appelez intérêts matériels les soins qu'une pauvre mère donne à son enfant ; mais le médecin est souverain dans la chambre du malade, et quelles que soient vos bonnes intentions, madame....

— Je comprends, répondit-elle, en fermant son livre et en remettant ses lunettes dans un étui ; je trouverai des familles plus reconnaissantes de mes soins. Vous m'accorderez bien qu'en venant ici, je n'ai pas d'autre intérêt que l'intérêt du ciel, mais ne craignez pas mon insistance. La confrérie de la mort bien heureuse agit par la persuasion et non par la contrainte ; mais l'heure me presse, j'ai encore deux mourantes à visiter avant l'heure du dîner, et sans doute je serai reçue plus chrétiennement. »

La pénitente de la mort bien heureuse se retira avec dignité ; le docteur consola la pauvre mère, la rassura encore sur le sort de son enfant, et laissa Héva lui tenir compagnie.

En revenant à pied à la maison de Passy, le docteur disait à son ami : « J'ai déjà rencontré cette parfaite chrétienne sur mon chemin. Elle n'est pas de ma clientèle, mais elle mérite bien

mande comment j'ai pu prendre la résolution de paraître dans une assemblée. Moi qui ai vécu si recueillie depuis que tu m'as laissée sur la terre, comment ai-je osé chanter et prendre un rôle dans une comédie?

« C'est parce que *celui que tu as envoyé* l'a voulu. Mon oncle Hermann a dit que son ami serait très-fâché si je refusais, et alors j'ai obéi.

« Tu penses bien, ma mère, comme je tremblais! Les personnes avec lesquelles je devais jouer une comédie dans cette maison de santé avaient toutes l'esprit malade. C'était un essai que mon oncle voulait faire pour les distraire et les soulager et, je ne sais pourquoi, il m'avait bien défendu de le dire à son ami; mais moi j'avais peur de devenir un peu folle comme les autres.

« Il y avait bien quelques spectateurs invités; mais pour moi, il me semblait que je n'avais pas d'autre juge que celui qui, dans ma pensée, était venu en ton nom.

« Le rôle de servante qu'on m'a donné est bien celui qui me convenait; car je suis faite pour obéir. Si l'ami de mon oncle Hermann me

commandait, il me semble que je lui obéirais comme à toi-même. La foi que j'ai en ton messager m'a rendu l'esprit, le bon sens, la raison, tout ce que tu m'avais pris en m'abandonnant; je suis guérie.

« Pour la chanson, puisqu'on n'a pas voulu m'en dispenser, j'ai essayé de me souvenir de celle que tu chantais en filant et qui nous faisait toujours pleurer, tu sais bien :

Jeffik, Jeffik, ne ouzoc'h ked
Pez ann estik en deuz laret.

« Dans toute l'assemblée, il n'y avait qu'un auditeur qui pouvait me comprendre. Je tâchais d'imiter la douceur et la lenteur de ta voix. J'ai bien vu que la chanson lui plaisait et lui rappelait le pays. Il m'en remercia le lendemain en présence de mon oncle Hermann; mais alors j'ai été si troublée que je n'ai su rien lui répondre. Comme tu aurais grondé ton Héva! »

Nous avons trouvé dans le recueil de M. de la Villemarqué la traduction de cette vieille chanson qu'Héva chantait dans l'idiome breton avec

serait dans une grande confusion ; la moindre parole la trouble. Elle a besoin de se recueillir, la pauvre enfant. L'essai que j'ai tenté en la faisant paraître à la soirée à laquelle vous avez assisté, était prématuré et lui a laissé une grande fatigue. »

Cet état de souffrance ajoutait encore à l'intérêt que le naïf Pornic portait à la jeune garde-malade. Il se contenta de la saluer à son arrivée, et Héva après avoir échangé quelques mots avec son oncle, rentra dans la maison.

« L'enfant va toujours mieux, dit Hermann, demain vous pourrez me suppléer, en emportant des joujoux et des gâteries ; dans les convalescences, le contentement est le meilleur des spécifiques.... Je vous quitte encore pour quelques visites urgentes. »

XIV

LA REVUE.

Les artistes passent leur vie à meubler leur mémoire qui plus tard vient en aide à leur imagination ; car on n'invente rien. L'esprit ingénieux se souvient et donne une forme heureuse à ses souvenirs. On ne peint bien que ce qu'on a vu, aussi l'éloge par excellence de toute œuvre d'imagination se résume dans cette simple exclamation : *comme c'est vrai !*

Léonard de Vinci ne se promenait jamais sans un carnet sur lequel il inscrivait les physiono-

mies originales à mesure qu'elles passaient sous ses yeux; Pierre Roland, peintre de mœurs, dont le pinceau était une plume, faisait des recherches analogues dans l'ordre moral; il avait aussi son carnet et il prenait ses notes.

Il s'amusait à étudier la nature toute primitive de Pornic; il aimait à le faire causer ou plutôt à le faire poser devant lui, et il venait voisiner avec ses deux amis plus souvent qu'à l'ordinaire. Sans se rendre bien compte du motif réel des excursions médicales qui se succédaient, il supposait que le docteur Hermann pouvait avoir une intention secrète, et il résolut d'abonder dans son sens.

« Mon cher ami, dit-il à Pornic, en devisant avec lui dans le jardin d'Hermann, si vous tenez absolument à voir des fous, il n'est pas besoin d'aller chercher les malades du docteur, je me fais fort d'avoir une clientèle plus nombreuse que la sienne, et je vous demande la préférence. Venez seulement avec moi à deux pas d'ici, à la rivière du bois de Boulogne; c'est l'heure favorable. Tout Paris va défiler devant nous; nous passerons la revue et je vous signalerai les plus

malades, qui tôt ou tard seront mis dans les mains de notre ami. »

Pierre Roland et Pornic, en traversant une partie du bois furent bientôt installés dans deux siéges confortables sur le passage des promeneurs, sur une sorte de promontoire, d'où ils pouvaient embrasser d'un coup d'œil les points de vue pittoresques qui les entouraient et le cortége fantastique qui allait défiler devant eux.

A peine ils avaient pris place dans leur observatoire qu'un cavalier passa devant eux et les salua de la main.

« C'est, dit Roland, M. X... un de nos habiles statuaires. »

Le cavalier avait retenu son cheval, était revenu sur ses pas et s'était rapproché des deux amis.

« Eh bien, mon cher, dit-il à Roland, je vous l'avais bien dit; je suis à pied.

— C'est-à-dire à cheval, interrompit Roland.

— Je suis à pied, vous dis-je; je veux dire que je n'ai plus de travaux.

— Et que vous a-t-on dit au ministère?

— Ils m'ont répondu comme à un mendiant qu'ils m'avaient déjà donné l'autre jour.

— Il ne doit pas être facile, dit Roland, en consultant Pornic, il doit être même impossible de répondre aux besoins, aux exigences des artistes.

— Eh messieurs, dit le cavalier en s'animant et en s'adressant à tous deux, n'est-ce pas leur devoir? à qui voulez-vous que je vende ma statue équestre? Il n'y a que l'État qui puisse m'acheter mon François Ier.

— C'est évident, répondit Roland, mais mon cher, avec votre beau et sympathique talent, ne pourriez-vous travailler pour le public?

— Oui, faire du métier, des modèles de pendules, sacrifier les nobles intérêts de l'art! mais soyez tranquille, je parlerai au chef de bureau, je lui dirai, monsieur....

— Non, dit Roland, ne lui dites rien.

— Je lui dirai, monsieur, vous êtes ici pour me servir, pour me faire travailler. S'il n'y avait pas d'artistes, il n'y aurait pas de bureau des beaux-arts; vous êtes mon employé, vous n'avez pas le droit de laisser mourir de faim moi et....

— Et votre cheval, interrompit sérieusement Roland; mon ami, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Non vraiment, car je sais d'avance ce que vous allez me conseiller, répondit le cavalier en cinglant son cheval; je lui commanderai de me commander ma statue; et il partit au galop.

— Eh bien! dit Roland à Pornic, celui-ci ne vaut-il pas les malades de notre docteur? et il ne veut pas même de ma consultation. C'est une faiblesse qui devient plus rare parmi les artistes. Celui-ci a plus de talent qu'il n'en faut pour se tirer d'affaire; il en est encore à réclamer le *droit au travail*. Il va indisposer par sa violence ceux dont la bienveillance lui est nécessaire et il se fera consigner à la porte. N'est-ce pas un commencement d'aliénation produit par l'orgueil? »

Ce bouillant cavalier commença le défilé tumultueux dans lequel Roland devait retrouver bon nombre de ses connaissances.

Ce fut d'abord dans un équipage aux vives couleurs, un jeune couple qui captivait l'attention générale. « Les voici! disait-on de toutes

parts; déjà de retour! n'est-ce pas admirable de les revoirs vivants? »

A chaque instant la voiture était arrêtée par des rencontres amicales. Le jeune homme et la jeune femme avaient à répondre à mille questions, aux témoignages du plus vif intérêt.

« A quel péril ont-ils donc échappé? demandait-on dans un groupe qui entourait Roland et son ami. Ont-ils été surpris par des brigands; ont-ils fait naufrage?

— Quoi! vous ne savez pas! répondait un ami mieux informé, c'est le petit vicomte de X.... Vous ne connaissez pas l'histoire merveilleuse de sa lune de miel! Il a fait avec sa jeune et vaillante épouse l'ascension du Mont-Blanc. Ils ont passé la nuit sur le pic le plus inaccessible, au-dessus des nuages.

— Pourquoi faire? demanda naïvement Pornic à son ami.

— Pour faire autrement que les autres. N'est-ce pas quelque chose? vous voyez que le succès est complet. Les voilà posés; c'était absolument inutile, aussi les journaux de l'Europe en *ont* parlé. On ne ferait pas une telle ovation à celui

qui aurait exposé sa vie pour l'avancement de la science ou pour l'amour de l'humanité. Lesquels, sont les plus fous de ceux qui ont tenté cette entreprise, ou de ceux qui les admirent et les acclament?

« Mais c'est ici l'hippodrome des triomphateurs. Ici l'on décerne les palmes de la gloire éphémère. Voyez dans ce *coach and four*, traîné majestueusement par quatre chevaux de poste, avec les postillons enrubannés : c'est le vainqueur des dernières courses. Cela a fait assez de bruit; son cheval favori est arrivé premier, d'une demi-tête. Depuis, le cheval est mort, il est vrai, et le cavalier est mourant. Cela lui coûte cent mille francs, et peut-être la vie; mais il a gagné.

— Il paraît en effet bien malade, dit Pornic avec pitié.

— Et celui qui vient à nous, demanda Roland, qu'en direz-vous? C'est le jeune héritier d'un grand nom, le possesseur d'une immense fortune qu'il aurait déjà dissipée si, après quelques folies, sa famille ne l'avait fait mettre en tutelle pour sauver si non sa vie, du moins ce qui reste

de son patrimoine. Ses revenus, tels qu'ils sont, dépassent encore la liste civile de plus d'une principauté, et cependant il est chargé de dettes. Ses créanciers le suivent, ils attendent un dénouement qui ne tardera pas ; nous assistons au dernier tableau.

— Quoi ! si jeune ! n'y a-t-il plus d'espoir ?

— C'est un vieillard, vous dis-je. Voyez : la voiture marche au pas pour ne pas ébranler les nerfs surexcités du mourant, son regard est éteint ; c'est presque un convoi funéraire. Ils passent près de lui, ceux qui ont été les témoins de ses duels, les amis d'un jour qui ont provoqué et partagé ses désordres ; et aussi celles qui ont vécu de ses dépouilles, et qui ont précipité sa ruine. »

En effet, ces combattants de la folle armée du plaisir, le saluaient de la main avec pitié, de même qu'après le combat, les soldats survivants saluent en passant celui qui expire sur le chariot d'une ambulance.

A ce moment même la scène qui attirait les yeux des deux amis présenta un contraste lamentable et imposa silence aux plus communicatifs.

C'était un équipage étincelant, aux livrées couleur de feu qui s'avançait en sens inverse et qui allait croiser le mourant.

Une héroïne aux cheveux épars, d'une beauté audacieuse et ruisselante de diamants était étendue dans sa large berline qui ressemblait à un lit suspendu. C'était à l'influence pernicieuse de cette créature que le mourant devait son désastre, et la galerie le savait. Le regard qu'ils échangèrent en passant, elle dans sa superbe indifférence, lui dans sa dernière misère, ce dernier regard faisait horreur.

Pornic très-ému de cette scène muette et de l'attitude des spectateurs, interrogeait des yeux son ami.

« Ne me demandez rien, pauvre innocent, lui dit Roland, il y a des hontes qu'il ne faut pas voir, même quand elles s'étalent en pleine lumière.

— Je vous dispense de ces scrupules ; je suis venu pour tout voir.

— Non, mon ami, gardez votre ignorance ; tenez, voici un personnage plus amusant. Ce cavalier qui vient à nous en saluant tout le

monde, c'est le romancier à la mode. Si ce n'est un homme de goût, c'est du moins un garçon d'esprit. Il a adopté un système qui lui réussit. Il s'est fait le chantre et l'apôtre des anges tombés. C'est dans l'abjection de ces natures dégradées qu'il aime à retrouver, à ranimer la flamme des sentiments les plus purs.

« Mais n'attendez pas de lui l'apologie de ce qu'on appelle les honnêtes gens du monde au milieu duquel nous vivons, et surtout du grand monde; s'il met en scène un de ces personnages qu'il n'a peut-être jamais fréquentés, c'est pour les accuser d'hypocrisie et d'immoralité. On ne trouverait pas dans toute cette haute société qu'il nous décrit avec complaisance, un homme sans reproche. Il ne manque pas de faire parler et agir une duchesse comme une fille perdue. Cela fait toujours plaisir. C'est le succès du cabinet de lecture. Les mécontents, et c'est le grand nombre, acceptent volontiers ces insinuations. « C'est pourtant vrai, disent-ils à la veillée, voilà « bien cette vieille noblesse; ces gens-là ne va- « lent pas mieux que nous. »

— Mais n'est-il pas permis à un romancier de

signaler les défaillances, les ridicules, les erreurs de son temps?

— Sans doute, mais à la condition de reposer et d'élever l'esprit par le contraste de quelque noble caractère; et encore la vérité ne serait pas toujours une excuse admissible. N'y a-t-il pas en justice des procès qui ne se plaident qu'à huis clos?

— Voici peut-être encore une de vos célébrités? » demanda Pornic en voyant approcher un équipage qui faisait sensation.

La dame ou plutôt la femme qui l'occupait avait une physionomie vulgaire, les traits accentués, le regard hardi. Elle attirait cependant les suffrages de bon nombre de promeneurs; elle saluait avec l'affabilité d'une souveraine qui reçoit l'hommage de ses sujets.

« C'est une artiste, dit sérieusement Roland.

— Eh bien, reprit Pornic, vous avez calomnié la foule; vous voyez qu'elle a encore le goût, le sentiment de l'art. Cela me rappelle cette belle page de Mme de Staël qui nous peint Corinne descendant du Capitole après sa poétique improvisation, et le peuple romain s'écriant,

dans son enthousiasme : « Vive Corinne, vive le « génie, vive la beauté ! » Comment la nommez-vous ?

— D'où venez-vous, mon ami, pour ne pas savoir un nom qui a fait le tour du monde ? C'est une chanteuse des rues qui est devenue riche et célèbre en chantant sur les tréteaux des chansons grotesques. Elle est, comme vous voyez, fort à la mode, et on assure qu'elle a été appelée dans quelques salons du grand monde.

— De ce grand monde que vous défendiez tout à l'heure ?

— Je ne vous dis pas que cela soit bien grave et que le vrai monde soit responsable de cette curiosité.

« Après tout ne cherchez pas à distinguer ici le vrai monde ; ce serait peine perdue, c'est très-mauvais ton d'avoir l'air comme il faut. Voyez cette jeune femme, elle est frisée comme un bichon, elle porte aux oreilles des sonnettes d'or, sa basquine est ruisselante de sequins ; elle se donne l'air d'une bohémienne qui va monter sur les planches. — Vous la prenez pour ce qu'il

y a de pis? elle porte un nom respecté; elle est la plus honnête et la plus charmante des femmes du monde.

« Mais assez de folies, mon cher Pornic, assez d'infirmités morales; nous pouvons nous en tenir à cet échantillon de la popularité. Je vous ai fait voir en plein vent le monde et ses travers. Un autre jour nous le surprendons chez lui; nous ferons des visites domiciliaires. Convenez seulement que ma clientèle vaut bien celle du docteur. »

Les deux amis, en reprenant le chemin de la maison, se contentèrent alors d'observer dans les équipages qui se suivaient pour rentrer en ville, les femmes qui se faisaient remarquer par les costumes, les déguisements les plus bizarres, les coiffures les plus extravagantes, comme pour jeter un défi au bon sens et à l'opinion. Mais le bon sens paraissait ce jour-là avoir donné sa démission, et Pornic, le nouveau débarqué, était presque le seul à s'étonner de cette démence parisienne.

XV

LA BELLE THOMASSINE.

La vie d'Héva n'était ni agitée ni accidentée. Pour raconter son histoire il faudrait écrire celle de sa pensée. Après sa tâche de chaque jour qui était toujours la même, elle continuait à écrire pour elle seule le journal de ses sentiments les plus intimes. Par une douce et maladive illusion, c'était encore à sa mère absente qu'elle adressait la lettre que nous transcrivons. Elle essayait peut-être de rassurer sa conscience en choisissant une telle confidente.

« Ma mère bien-aimée, toi qui tout en travaillant et en filant me racontais de si belles choses, tu m'as appris à m'occuper toujours, à aimer la lecture, à tâcher de m'instruire. Tu m'as bien dit de ne jamais laisser mes bras et mon esprit inactifs; aussi dans mes heures de liberté, pour suivre tes commandements, je lis les livres que mon oncle m'a prêtés.

« Oh! la belle histoire que j'ai trouvée dans une vieille chronique du temps de Louis XII! c'est comme un conte de fées. Pour y ramener mon esprit, je veux la redire à ma mémoire, comme si je te la racontais. Je la confie à ce papier qui ne sera bientôt plus qu'un peu de cendre; car je ne sais encore pourquoi, il me serait impossible de parler de cette histoire à tout autre qu'à ma mère chérie.

« Dis-moi si sur la terre où je t'aimais comme je t'aime encore, tu as jamais vu plus de dévouement, de fidélité, de tendresse. Elle a été heureuse celle qui a vécu de cette amitié et qui est morte de cette douleur. Mais comment a-t-elle osé parler au roi! Et toi, mère, n'aurais-tu pas gardé ton secret au plus profond de ton cœur?

« Ecoute bien ! Louis XII, dont la figure n'avait rien de séduisant, était bon et aimable. Il inspira à une belle Gênoise la passion la plus singulière dont l'histoire ait jamais parlé. Lorsqu'il fit son entrée à Gênes au mois d'août 1502, une noble Gênoise, nommée Thomassine Spinola, jeune et parfaitement belle, fut tellement frappée de l'air de bonté de Louis XII qu'elle ne put défendre son cœur des impressions de la tendresse la plus vive, selon l'expression de la chronique.

« Elle fut présentée au roi ; elle osa lui avouer ses sentiments, et elle supplia Louis XII de lui accorder le titre de sa maîtresse de cœur. Le roi, le fidèle époux d'Anne de Bretagne fut si touché de sa naïveté et de son innocence qu'il consentit à être son *Intendio*, ce que le chroniqueur traduit par : *lié d'amitié honorable et amiable intelligence*. Thomassine regarda cette grâce comme la faveur la plus précieuse qu'elle eût pu recevoir de la fortune ; elle ne s'occupa plus que du roi, elle ne vécut et ne respira que pour lui.

« Louis XII ayant quitté Gênes et l'Italie pour rentrer en France, Thomassine toute confiante

dans sa amitié, supporta sans peine cette absence et demeura fidèle à son *Intendie*. Mais le roi étant tombé sérieusement malade en avril 1505, le bruit de sa mort se répandit en Italie et parvint aux oreilles de la pauvre Thomassine. Elle en fut accablée, et en quelques jours l'excès de sa douleur la conduisit au tombeau.

« Le roi qui avait autant de charité que de piété, fut sensible à cette fin prématurée. Un historien-poëte écrivit par son ordre la complainte de Gênes sur la mort de Dame Thomassine Spinola, Génoise, dame Intendia du roi, et fit de plus son élégie et son épitaphe.

« Louis XII, pour témoigner de l'innocence de cette amitié, ordonna que l'épitaphe fût gravée sur le tombeau de la belle Spinola, en signe de *continuelle souvenance et spectacle mémorable*.

« Adieu, mère, pardonne-moi, et toi aussi, douce Thomassine, pardonne-moi de brûler si vite le roman de ton cœur que n'aurait peut-être jamais dû écrire *Héva*. »

XVI

LE CLUB DE SIMPLICITÉ.

Pornic avait à cœur de ménager le temps du docteur, il craignait aussi d'embarrasser la craintive Héva par sa présence, et il s'exilait volontairement. Il se trouvait un jour dans le chalet de son nouvel ami le chroniqueur, et l'entretien roulait encore sur le luxe, l'éclat, l'excentricité des toilettes qu'ils avaient remarquées pendant leur récente promenade au bois de Boulogne.

Les interlocuteurs n'étaient pas d'accord sur

la question controversée du *Luxe effréné*. Pornic blâmait ces extravagances, et le journaliste invoquait les circonstances atténuantes. Il alléguait que ces prodigalités étaient favorables aux travailleurs, et qu'après tout ceux qui n'approuvent pas le luxe ne sont pas tenus de l'imiter. Un renfort inattendu vint donner une nouvelle activité à la discussion.

On annonça Mme de Saint-Sever. Nous nous garderons d'employer la dénomination railleuse que nos voisins appliquent sans distinction à toutes les femmes qui écrivent, car nous devons aux femmes beaucoup de livres charmants qu'un homme n'aurait pas su composer; nous dirons plus respectueusement que Mme de Saint-Sever était femme de lettres.

En affectant la plus grande austérité, Mme de Saint-Sever aimait à être en relations avec les journalistes, non sans doute pour conquérir une vaine renommée dont elle faisait bon marché, mais seulement pour l'expansion et le triomphe de ses idées.

Elle avait entrepris de réformer les mœurs, et non contente de provoquer la réforme dans des

livres, elle prêchait d'exemple. Son étroite robe grise, couverte d'une simple veste de même couleur, tombait perpendiculairement jusqu'à ses pieds sans être soutenue par le moindre artifice. Un feutre à grands bords ombrageait son maigre et pâle visage; c'était là tout l'ornement de sa personne qui ne se distinguait pas par d'autres agréments. La grâce même lui eût semblé être un article de luxe dont elle devait s'abstenir Elle tendit la main à Pierre Roland avec une mâle assurance.

« Comment êtes-vous? cher confrère, lui dit-elle; je viens de voir votre ami Hermann, et je n'ai pas lieu d'être satisfaite de lui. Mais pardon, vous êtes en affaire?

— Nullement, madame, permettez-moi de vous présenter M. Pornic qui sera heureux de connaître l'illustre auteur de : *Encore quarante jours et Ninive sera détruite.* — Mme de Saint-Sever, continua-t-il, en s'adressant à son ami, a écrit un livre foudroyant contre la nouvelle Babylone. Le titre a fait sensation; ce sera bien autre chose quand le livre va paraître.

— Vil flatteur! dit la dame en minaudant, vous recevrez le premier exemplaire.

— Mille grâces, madame; mais pardon, que vous a-t-il fait, ce méchant docteur? Vous aurait-il mise au régime?

— Moi, au régime? l'austérité de ma vie est connue; je ne vis que de privations; mais laissons cela. Figurez-vous que je fonde une société philanthropique qui doit sauver et régénérer le vieux monde, j'ai le droit de compter sur la sympathie de tous les hommes sérieux; eh bien cela fait sourire votre docteur. Ne voulait-il pas me tâter le pouls?

— Voilà qui est irrévérencieux! et de grâce quelle est cette société nouvelle?

— Mais vous en avez sans doute entendu parler? c'est le club de la simplicité.

« L'idée m'a été inspirée par la brochure d'un grand jurisconsulte, mais il s'agissait de la mettre en pratique, et, j'ai eu ce courage. Je demande donc au docteur s'il veut que sa nièce soit affiliée à notre club.

— Et que dit-il à cela?

— Il ne dit rien de sensé! il prétend que cha-

cun doit garder son indépendance, que ce qui est de la modération pour les uns est encore du luxe pour les autres, qu'il aimerait mieux obéir à une loi somptuaire qu'aux exigences d'une coterie. Il a dit le mot.

— Cependant, dit Roland très-sérieusement, ce que vous proposez est bien simple. Il s'agit de revenir aux ordonnances de Philippe le Bel, vous ne pouvez mieux vous adresser; c'est la question du jour et j'ai pris mes notes; écoutez: cela remonte à l'an 1294. « Premièrement: *nulle Bourgeoise n'aura char*. — Nul Bourgeois ni Bourgeoise ne portera VAIR, ni GRIS, ni ERMINE, ni or, ni pierres précieuses, etc. Nulle damoiselle, si elle n'est chastelaine, n'aura qu'une paire de robes par an. — Nul ne donnera au grand mangier que deux mets et un potage au lard. » D'autres articles fixent le prix des étoffes depuis 25 sous pour les grands seigneurs, et jusqu'à 6 sous pour les bourgeois. N'est-ce pas là votre programme?

— Vous voilà dans mes idées, cher confrère; si on ne portait ni soie, ni velours, ni cachemires, ni bijoux, ni dentelles, les maris ne se-

raient plus aux expédients, et tout le monde serait riche.

— Excepté, il est vrai, ceux qui les vendent.

— Voilà des gens bien intéressants! des inutiles, des oisifs qui spéculent sur la faiblesse et la vanité.

— Il y a bien aussi, fit observer Pornic, les ouvriers qui créent toutes ces merveilles et qui vivent de ce luxe.

— Eh bien, ils feraient autre chose; ils feraient du bon drap bien chaud, de la toile, des vêtements modestes pour tout le monde, et il n'y aurait plus de pauvres; tout le monde serait heureux; voilà mon rêve.

— C'est admirable, dit le traître Roland, en se tournant vers Pornic. Il me semble qu'à une autre époque on avait essayé quelque chose d'aussi simple. Ne voulait-on pas couper les habits pour en faire des vestes? C'était encore de la fraternité.

— Le malheur, dit la dame auteur, c'est que cette égalité que tout le monde invoque, personne n'en veut. Ce costume que j'ai adopté est plein de décence, il est commode et économique;

eh bien je n'ai trouvé que trois personnes pour m'imiter ; et encore elles ne sont pas d'accord avec moi pour la coiffure. Jusqu'à cette petite Héva qui ne rit jamais et qui s'est permis de sourire en regardant mon chapeau.

— Chère madame, dit Roland, si j'étais femme j'adopterais tout de suite votre costume. Mais ceci me fait faire un retour sur moi-même ! L'inutile n'existe pas seulement pour la toilette ; il est dans tout ce qui nous entoure. Ces meubles, ces glaces, ces tableaux, ces bronzes, ces potiches ; quelle profusion d'inutilités ! Si vous me convertissez, je vais vendre tout cela et vivre en anachorète. Il n'y a d'utile que le clos, le couvert et le pain du jour.

— Cher confrère, dit l'heureuse réformatrice, vous allez bien loin ; mais si vous abondez ainsi dans mon sens, vous n'avez qu'à annoncer le club de simplicité dans votre prochaine chronique ; dites aussi un mot de mon livre : *Encore quarante jours*, et le succès est assuré.

— Oui, dit Roland, après un silence; mais il me vient encore un scrupule. Je pense à mes livres, à mes chers livres. La plupart sont inu-

tiles; je ne parle pas des vôtres bien entendu. Il faudra donc renoncer à ma bibliothèque? La littérature est un article de luxe. Il y a des plumes d'or, des livres qu'on appelle des bijoux et des diamants, des périodes qui ont l'ampleur d'un manteau de cour, des portraits ciselés comme des camées antiques, des styles tout chargés de paillettes et de clinquant. Tout cela sera proscrit dans votre nouvelle Jérusalem? Je veux bien réformer les abus; mais je ne puis me suicider. Que ferai-je? et que ferons-nous, nous tous qui ne vivons que du superflu; nous, les annalistes des modes, de l'élégance, du théâtre, de la fantaisie? cela demande réflexion; permettez-moi d'ajourner mon adhésion au club de la simplicité. »

Mme de Saint-Sever avait mal supporté cette tirade inattendue; elle commençait à voir d'où venait le vent.

« Vous voilà bien comme les autres, monsieur le philosophe, dit-elle en se levant pour prendre congé. Vous voilà bien, ne songeant qu'à vos petits intérêts personnels au lieu de considérer le grand intérêt social. — Et enfonçant son cha-

peau sur sa tête, elle se retira pour poursuivre sa propagande.

— Qu'en pensez-vous? demanda Roland à son ami. Voilà un champion qui est venu à propos soutenir votre opinion sur les vanités de ce monde. En abondant dans votre sens, elle m'a fait gagner ma cause. Voilà bien les extrêmes; pour les fuir on se réfugierait volontiers vers l'extrême opposé. Le paroxysme de la simplicité est une faiblesse. Cette maladie est encore dans les attributions du docteur et se rattache à l'objet de vos études. »

XVII

UNE RENCONTRE.

Notre jeune Breton commençait à se fatiguer de toutes les aberrations dont ses amis lui prodiguaient le spectacle.

En effet, à leur appel, les *sujets* à observer se présentaient avec tant de facilité qu'il eût fini par se croire dans un monde d'insensés.

Il voulut reposer son esprit de ces petites misères; il n'avait pas oublié la mission de confiance dont Hermann l'avait chargé pour la petite fille malade. Il ne s'était pas borné à la

Pornic n'avait pas encore le cœur pris; la prédiction du chiromancien n'était pas accomplie, mais plus il observait la gracieuse Héva, plus cette image tenait de place dans son esprit; il attendait même avec quelque impatience la fin de ses excursions pour la retrouver à la maison.

Suivant la prescription du docteur, il s'abstenait ordinairement d'adresser la parole à la jeune fille; mais dans ce cas particulier cette réserve lui eût paru gauche et affectée. Il lui tendit fraternellement la main.

« Mademoiselle, dit-il, puisque nous nous rencontrons ici dans une intention commune, ayez la bonté de faire ce partage; vous m'excuserez de vous charger de ce soin dont vous vous acquitterez mieux que moi; d'ailleurs je suis attendu chez M. Roland. »

Héva comprit cette discrétion; elle en fut reconnaissante; elle donna donc sa main à Pornic, et cette main tremblait bien un peu — et puis elle dit à la petite fille de se lever, et elle la conduisit dans les bras de Pornic, en engageant tout bas l'enfant à dire merci.

Le jeune homme se hâta de se retirer pour échapper aux remerciements exagérés de la mère ; mais il pensa encore souvent à cette agréable entrevue. Il voyait encore Héva poussant l'enfant dans ses bras, et cette scène muette avait pour lui une expression significative.

---

dans les écoles ; elles soulagent toutes les misères, veillent près des malades, et consolent les affligés.

Elles ne craignent ni les privations, ni la fatigue, ni la contagion, ni les dangers des longs voyages; elles vont où Dieu les envoie, c'est le paroxysme de l'abnégation que saint Paul appelait la divine folie de la croix, c'est le côté sublime des *Extrêmes*.

Nous l'avons peut-être déjà dit; qu'on nous permette de le dire toujours. Dans un monde où tout se résume en jouissance, en aspirations au bien-être, c'est quelque chose de providentiel de rencontrer comme contraste ces douces images du dévouement; tant de force unie à tant de faiblesse! la religion seule peut faire de tels miracles. Cette fleur de la charité germe spontanément sur la terre chrétienne et y répand son parfum mystique.

Héva aurait fait la plus charmante petite religieuse. Ses douleurs et ses renoncements l'engagaient dans cette voie bénie; mais quelque incident inattendu pouvait encore exercer une influence sur sa destinée, car Dieu permet que

ces âmes choisies se mêlent quelquefois à ce monde.

Les malheurs de la jeune orpheline avaient tout d'abord touché et intéressé Pornic. Il admirait sa beauté reposante et sa grâce naïve, mais il était *libre* encore. Elle ne lui apparaissait que comme une douce et idéale vision. Ce fut la *Charité* qui lui révéla presque le secret de son cœur.

En songeant à cette jeune fille qu'il avait surprise entourée de petits enfants, les soignant comme une mère attentive, il avait entrevu toutes les joies du foyer; de charmantes perspectives s'ouvraient devant lui; peut-être formait-il déjà quelques projets, mais il avait trop de réserve, trop de respect pour l'hospitalité qui lui était offerte pour laisser deviner sa pensée.

Pornic affectait donc de témoigner plus d'indifférence; il paraissait tout occupé d'autre chose; ses absences devenaient plus fréquentes, mais était-il assez habile pour que sa discrétion et son silence même ne fussent, au moins pour le clairvoyant docteur, comme une révélation de ses sentiments?

Ce qui est certain, c'est que la *charité* lui avait apporté la lumière. Renonçant à s'égarer dans de vaines contemplations, il aspira à la vie utile. Il songea à tout le bien qu'il pourrait faire en employant sa force, son intelligence et sa fortune à des travaux productifs.

S'il n'osait encore prétendre à la faveur d'obtenir un jour la jeune orpheline pour ministre de ses libéralités, c'était du moins un joli rêve qu'il voulait faire durer aussi longtemps qu'il le pourrait.

Dès lors, il se sentit retenu pour toujours près de son ami Hermann, et ne voulant pas abuser plus longtemps de l'hospitalité qui lui était amicalement accordée, il chercha mystérieusement une occasion de se fixer dans le pays.

Comme il était sans famille, il voulait créer et grouper autour de lui, une nombreuse famille de travailleurs, à l'exemple de quelques hommes généreux qui ont trouvé le moyen de rendre leur industrie profitable à tous leurs coopérateurs [1]. Ceux-ci semblent avoir entrepris de

1. Parmi les plus méritants de ces ingénieux bienfaiteurs, nous aimons à signaler M. Leclaire, que nous n'a-

mettre en honneur un proverbe encore peu connu : « *Charité bien ordonnée commence par les autres.* »

Après bien des recherches, Pornic découvrit enfin dans le voisinage de Pierre Durand une habitation et un vaste emplacement favorable à ses desseins ; il commença donc les négociations et il prenait plaisir à ménager cette surprise à ses amis.

vons pas perdu de vue pendant sa longue carrière industrielle. Ceux qui liront le *Compte rendu aux clients de sa maison* et *les Vœux du maire d'Herblay*, deux très-curieuses brochures imprimées chez Mme Vve Bouchard-Huzard en 1865, comprendront comment cet ancien ouvrier, devenu chef d'une maison importante, a mérité le prix Montyon et les autres distinctions qui lui ont été décernées. Il y a *du Franklin* dans cette admirable persévérance pour le bien. Pendant qu'on tient encore la plume, c'est un devoir et un bonheur de proclamer de tels extrêmes.

XIX

LE PARFUM DE L'ENCENS.

Il y a des natures choisies qui portent en elles un charme et pour ainsi dire un parfum. Ceux qui approchaient d'Héva ressentaient cette influence. Pierre Roland l'étudiait en artiste quand il lui était donné de l'entrevoir ; s'il avait à peindre une candide jeune fille, il se plaisait à analyser cette douce physionomie. Ses mouvements, sa démarche, sa voix, son regard, le calme de ses traits éclairés par de rares sourires, tout en elle était une harmonie.

Le docteur l'observait en silence, et se rendait compte des changements survenus dans son ensemble depuis l'arrivée de son ami. Il était assez connaisseur pour constater une amélioration dans l'état de sa nièce; mais il avait aussi charge d'âme. Il se demandait si le cœur de l'enfant ne serait pas blessé par un sentiment trop vif ou brisé par une désillusion. Il avait bien la ressource de confiner Héva dans sa maison de santé; en effet sa nièce, qui avait d'abord témoigné de l'aversion pour ce séjour, demandait maintenant à s'y réfugier. Le docteur méditait sur ce revirement inattendu; il en devinait presque la cause; il supposait qu'Héva voulait *fuir* pour ne pas combattre; mais il aimait les expériences. Il était sans inquiétude sur la réserve et la discrétion de Pornic; il retenait donc Héva en se moquant doucement de ses caprices de petite fille qui voulait et ne voulait pas, et qui occupait toujours d'elle!

Héva savait-elle ce qu'elle voulait la pauvre enfant? elle vivait au jour le jour, toute troublée par un incident qui sera expliqué par la lettre qu'on va lire.

La jeune Bretonne était assise un matin sous son berceau favori au bord de la terrasse qui dominait la campagne. Elle était seule et libre. Elle avait devant elle le grand ciel et son regard s'y plongeait comme sa pensée. Le vent d'est soufflait avec force et rafraîchissait l'air pur du matin. Elle avait apporté son portefeuille, et elle avait commencé cette lettre qui laissait voir l'agitation de son esprit :

« Ma bonne mère,

« Je ne brûlerai plus mes lettres; je les réduirai en mille fragments, et le vent te les portera comme des flocons de neige. Je me suis trahie; je serai punie de mon imprudence; il me semble que tout le monde lit dans mon cœur.

« J'avais gardé ma dernière lettre, tu sais, celle qui te racontait l'histoire de la belle Thomassine; craignant de l'égarer, je me suis décidée, à regret, à la brûler comme les autres. Je me suis donc enfermée dans ma chambre: j'ai mis quelques grains d'encens de plus qu'à l'ordinaire; j'ai approché en tremblant le papier de la flamme, et alors il m'a semblé que je te

voyais, chère mère, m'apparaître dans le nuage de fumée odorante.

« Mais, par malheur, j'ai ouvert ma porte trop vite ; le parfum de l'encens s'est répandu dans la maison. J'ai entendu les pas de deux personnes qui montaient, et une voix disait : *on se croirait à la porte du paradis....*

« Tu devines bien le nom de celui qui parlait. Crois-tu donc que le parfum de l'encens ne *lui* aura pas révélé mon secret aussi bien que s'il avait lu la lettre ! Je te dis qu'il sait tout et que.... »

La jeune fille en était là de cette lettre inintelligible, quand elle abandonna un instant son papier pour rajuster son écharpe dérangée par le vent qui s'élevait. Mais à ce moment, — fatalité ! l'ouragan éclata avec tant de violence qu'il emporta d'un souffle tous les papiers, tous les objets qui couvraient la table ; elle les vit tourbillonner dans l'espace comme une volée de ramiers qui cherchent leur voie et puis ses yeux se troublèrent et elle ne vit plus rien, car il y avait bien de quoi perdre la tête.

Elle resta les bras étendus, comme si elle pouvait rappeler et ressaisir les feuilles fugitives. Elle essaya de sortir pour aller les chercher dans les jardins voisins, entreprise impraticable, car ils étaient bien au delà ; et elle retomba presque inanimée sur son banc.

XX

UN PROVERBE EN DÉFAUT.

N'est-ce pas Joseph de Maistre qui disait : « Une sottise va bien loin quand elle prend des ailes de papier ? » Il en est de même d'une imprudence — les pattes de mouche de Mlle Héva avaient pris des ailes de papier.

Il y a pourtant un proverbe qui dit : *verba volant; scripta manent*.... Chacun sait que cela veut dire : les paroles s'envolent; les écrits restent ; et voilà précisément que les écrits s'étaient envolés ! mais peut-être un

jour le proverbe devait reprendre tous ses droits.

Il faut bien qu'un papier tombe quelque part. Les feuilles fugitives étaient éparses dans les jardins d'alentour; il y en avait jusque dans le potager de Roland; car le vent d'est avait dirigé de ce côté la flottille ailée.

Le jardinier voyait souvent son maître écrire en plein vent. *Ils travaillaient ensemble;* aussi une certaine familiarité lui était permise. Il lui était recommandé de ne détruire aucune écriture; il rapporta donc avec une certaine ostentation tout ce qu'il avait trouvé dans ses salades.

« Voilà, dit-il, comme monsieur prend soin de ses affaires. Et puis on dira encore que c'est moi, comme l'autre fois. Si je n'étais pas là pour tout ramasser, tout l'esprit de monsieur s'envolerait par-dessus le mur.

— C'est bon, maître Thomas, dit Roland en prenant les papiers; vous voilà content de me trouver en faute. A charge de revanche, quand vous ne ramasserez pas vos feuilles mortes. »

En mettant de l'ordre dans ces papiers épars, il se disait encore : s'il osait, le mauvais plai-

sant, il me dirait peut-être que feuilles écrites ou feuilles tombées, c'est un peu la même chose ! — mais il ne trouvait que du papier blanc, et enfin il découvrit la lettre commencée qui, par l'entremise du vent et de maître Thomas avait passé des mains d'Héva dans les mains d'un feuilletoniste ; or, on sait que les gens de ce métier n'ont pas fait vœu de discrétion à l'égal des confesseurs.

Roland ne se fit donc pas trop scrupule de lire cette petite écriture qui lui était inconnue ; mais il n'avait garde d'y rien comprendre. Cette fille qui brûle ses lettres avant de les envoyer à sa mère ; cette belle Thomassine, ce parfum d'encens, cette porte du Paradis entr'ouverte ; il faut convenir que pour un lecteur qui n'avait pas la clef de cette correspondance étrange, c'était inintelligible. Aussi, malgré sa prétention de deviner les énigmes, sa sagacité se trouva cette fois en défaut.

Cependant, selon la coutume de tout habile chroniqueur, il cherchait encore quel parti il pourrait tirer de ce fragment pour en faire une histoire, à l'exemple du grand Cuvier qui savait

un artiste qui veut vous ouvrir un chemin à travers les nuages; un homme d'ordre qui fait la police de la voie publique; un philanthrope qui veut supprimer les cabarets; de braves gens qui croient converser avec les esprits? voilà bien de quoi vous scandaliser! Que diriez-vous si je vous avais révélé de plus tristes mystères; vous voyez qu'il n'est pas sans danger de sonder ces abîmes.

— Non, mon cher Hermann, je ne veux plus voir que de belles choses; et pour détourner le cours de mes idées, je veux d'abord m'occuper d'affaires sérieuses; j'avais négligé tout cela. J'ai compté sur vous pour me mettre en rapport avec un banquier de confiance.

— Vous vous adressez bien, mon ami; je vais de ce pas chez l'homme que vous cherchez; le banquier Nathan qui, sur ma recommandation, et sur des garanties suffisantes, vous donnera tout ce que vous voudrez en or, billets ou lingots. »

M. Nathan reçut les deux amis dans un cabinet digne d'un ministre. C'était dans l'exercice de ses fonctions un homme d'affaires d'une exac-

titude rigoureuse, minutieuse et exagérée jusqu'au ridicule. Après avoir reçu la proposition de Pornic, il fit venir le chef de ses bureaux, il lui expliqua avec une grande clarté l'opération dont il s'agissait.

Le commis se retirait et touchait presque la porte quand M. Nathan le rappela.

— « Monsieur, lui dit-il sérieusement, voulez-vous faire fortune dans ma maison ?

— Monsieur, dit humblement le commis intimidé, je ne puis avoir une telle prétention.

— Vous avez tort, monsieur, une noble ambition est permise. Je dirai même que c'est un devoir ; seulement il faut ramasser les bouts de ficelle. Je n'y ai jamais manqué. »

Et se baissant, M. Nathan ramassa la ficelle que le commis avait oubliée en dépliant un dossier et il la lui remit en grande cérémonie.

« Pardonnez-moi, messieurs, dit-il, mais je ne néglige jamais une occasion de donner une leçon d'économie. »

Pendant que les employés faisaient les écritures, et que le caissier comptait l'argent, une conversation plus intime s'engagea, et M. Nathan

oubliant le rigorisme de l'homme d'affaires devint plus expansif.

« Cher docteur, dit-il, vous savez que Mme Nathan compte toujours sur vous demain soir? C'est une réunion familière, sans la moindre cérémonie. Nous aurions bien désiré avoir votre aimable nièce; mais vous êtes inflexible. Vous devriez au moins nous amener votre ami, si M. Pornic veut bien y consentir; Mme Nathan serait heureuse de faire connaissance avec un cavalier si accompli.

— C'est le moment de saluer, dit Hermann; que dites-vous du compliment, cher Pornic? Il me semble difficile de refuser une invitation ainsi formulée.

— Vous serez en pays de connaissance, ajouta M. Nathan. Vous trouverez là notre ami Pierre Roland dont vous parliez tout à l'heure. Il vient ici faire des études de mœurs. »

Pornic accepta l'invitation et témoigna sa reconnaissance ; il était attiré par une certaine curiosité, et surtout par le plaisir de faire son entrée dans ce nouveau monde avec deux parrains tels que Roland et Hermann.

Il employa les deux journées qui lui restaient à la négociation d'une grande affaire pour laquelle il avait eu besoin de réaliser des valeurs. Le domaine dont l'habitation de Roland n'était qu'une annexe était à vendre. L'homme de lettres craignait d'être expulsé de ce nid de verdure par les nouveaux acquéreurs. Pornic qui était attiré dans le pays par tant de sympathies, trouvant de la part du possesseur de l'immeuble des conditions faciles résolut de faire en secret cette acquisition dont nous avons déjà parlé ; il aurait ainsi un pied en Bretagne et un pied en France. Tout cela se passa à l'amiable, et Pornic gardant son secret avait déjà dans son portefeuille les titres de propriété quand il se rendit le lendemain avec ses deux amis dans le brillant hôtel du banquier.

C'était, comme l'avait dit M. Nathan, une soirée intime et familière ; aussi il n'y avait pas plus d'une centaine de personnes, jeunes dandys, belles jeunes filles, riches héritières, financiers parvenus, espaliers fleuris de mères parées et enrubannées.

Au seuil de ses salons, M. Nathan abdiquait l'autorité absolue qu'il exerçait dans ses bu-

reaux : il ne s'agissait plus là de ramasser les ficelles, mais bien d'approuver toutes les prodigalités, sans se permettre la moindre critique. Il n'était que le plus humble des comparses. Mme Nathan qui n'avait pas renoncé aux dernières prétentions de la jeunesse et de la grâce était la souveraine ; mais au-dessus de cette souveraine il y avait une divinité ; c'était Mlle Athénaïs Nathan, grande et belle fille, gâtée par sa mère, adulée de tout le monde et se donnant à plaisir l'air d'une folle.

Dans ces réunions intimes, la liberté était illimitée. Les jeunes gens s'y dédommageaient de la tenue que le monde impose, en se livrant à toute la familiarité d'un langage emprunté au vocabulaire des artistes et des prolétaires. Ces mots sont si loin du dictionnaire de l'Académie qu'il a fallu en publier un manuel à l'usage des simples d'esprit ; cela s'appelle le dictionnaire des excentriques ; Pornic aurait eu grand besoin d'en avoir un exemplaire dans sa poche, mais son ami Roland, initié à ces mystères, lui venait en aide.

C'était dans ces soirées sans façon, dans ce

petit comité d'une centaine d'amis intimes qu'on essayait, qu'on lançait les toilettes de l'avenir.

On y voyait ce jour-là des robes tombantes et traînantes, à taille très-courte, illustrées de camées, de chouettes et d'hiéroglyphes.

Pour les bijoux, ces dames semblaient avoir pillé la collection Campana, le musée Égyptien et Carthaginois.

Dans les coiffures il y avait des bandelettes, des clochettes, des girouettes, des flèches, des giroflées d'or et des lis d'argent. Les chignons frisés, les boucles soyeuses et invraisemblables ruisselaient capricieusement sur le cou et sur les épaules nues.

Si les dames du brillant amphithéâtre qu'on nommait autrefois tapisserie avaient renoncé à la coiffure en cheveux, elles s'en dédommageaient par une exhibition de toques, de tricornes, de petits chapeaux ornés de marabouts, de plumes, de brindilles, avec camées, oiseaux empaillés, filigranes d'or et pierreries étincelantes.

Mme Nathan qui avait été prévenue par son mari, accueillit Pornic avec une affabilité particulière, et Mlle Athénaïs daigna lui adresser un sourire d'encouragement.

Une surprise merveilleuse attendait Pornic dans ce salon où tout devait l'étonner.

Peu de temps s'était passé depuis que Mme de Saint-Sever avait essayé avec peu de succès de fonder le club de la simplicité, et déjà elle s'avouait vaincue ; elle était débordée par le luxe effréné et elle avait passé à l'ennemi.

Pornic pouvait à peine la reconnaître quand il la vit paraître en costume carthaginois, les cheveux, vrais ou faux, inondés de poudre rouge et garnis de plaques de cuivre percées à jour ; sa longue robe rouge lamée d'or était fendue sur le côté et laissait voir les larges anneaux de cuivre qui surmontaient ses brodequins, — ses manches entr'ouvertes flottaient autour de ses longs bras nus quelque peu rouges.

« Comment se porte votre sainte Simplicité ? lui demanda Roland.

— C'est vous qui l'avez tuée, cruel, dit la femme de Carthage d'un air tragique.... Vous avez devant vous la directrice du *Miroir de Vénus*, journal des modes de l'avenir.

— Dites plutôt du passé, dit Roland, en regardant son costume archaïque, et peut-être bien

son visage. — Permettez-moi de vous le dire, ajouta-t-il, je vous aime mieux ainsi qu'avec votre robe grise qui n'était pas à votre avantage. »

Cette adhésion incomplète était tout ce qu'il en fallait à Mme de Saint-Sever, qui tenait à être au mieux avec les puissances. Elle avait toujours à cœur le sourire qu'Héva avait laissé échapper en regardant sa coiffure du club de simplicité. Pour une fois, la pauvre enfant, elle était bien excusable; mais la vanité blessée, même la *vanité de l'abnégation* ne pardonne pas. La présence de Pornic chez le docteur lui faisait supposer que quelque sentiment pouvait naître entre les deux jeunes gens, et elle résolut de tenter une diversion.

« Chère madame, dit-elle à la maîtresse de la maison, vous ne savez pas que vous avez ici un prétendant de plus pour la belle Athénaïs; n'en dites rien, car c'est un secret, mais observez-le; il est bien de sa personnne, aimable, jeune, riche et sans famille; notez ce dernier point. Tout cela est bien quelque chose — c'est un cadeau que je veux vous faire. »

Il n'en fallut pas davantage pour mettre en

campagne Mme Nathan, car on peut toujours voir.

Après quelques adroites évolutions, elle se trouva, comme par hasard, près de Pornic, le fit causer habilement, et crut apprendre de lui ce qu'elle voulait savoir sur son indépendance, sa fortune et son esprit. Tout cela paraissait de son goût, car elle regarda Athénaïs comme pour indiquer au jeune homme un point de mire.

Sa fille, à ce moment même, riait comme une évaporée avec deux ou trois jeunes messieurs.

« Vous devez trouver Athénaïs bien folle, lui dit-elle, vous, monsieur Pornic, qui paraissez si raisonnable.

— Madame, dit galamment Pornic, ma raison est ici en péril ; cette gaieté sied à ravir à mademoiselle votre fille, et donne à ses traits un charme irrésistible.

— Oui, répondit-elle, sa grâce, sa jeunesse, et si je n'étais sa mère, je dirais sa beauté, lui font tout pardonner. C'est un enfant, c'est une page blanche; c'est une cire molle qu'un jeune mari pourrait façonner à sa fantaisie. Figurez-vous que nous ne lui avons pas même donné de

religion pour qu'elle soit avec son mari en parfaite communauté d'idées et de sentiments. N'est-ce pas que c'est bien raisonnable?

— Je trouve cela admirable, dit Pornic; je n'avais pas l'idée d'une telle prudence.

— Mais elle n'y perdra rien, la chère petite.... elle n'aura rien à envier à ses compagnes qui sortent du couvent. Quand elle se mariera, nous aurons la plus belle cérémonie; on payera ce qu'il faudra, des fleurs, des cierges, des tentures, des chants, des grandes orgues à réjouir tous les saints du paradis, et une allocution à faire pleurer l'auditoire. »

Pornic était véritablement consterné de ce travers dont les exemples ne sont pas rares. On voit des gens fort indifférents, du reste, à la haute signification des cérémonies religieuses, faire de la maison du bon Dieu leur salon de réception. Ils y étalent leurs vanités, leurs rivalités, leurs prétentions. Mais cet hommage tout superficiel rendu à la religion porte quelquefois des fruits, et les bénédictions du ciel tombent encore dans des cœurs surpris.

Le jeune Breton continuait ainsi dans ces sa-

lons splendides ses études sur la démence parisienne. Il comprenait qu'il n'y avait pas à raisonner avec des idées si étranges, et comme il commençait à se former, il se donnait l'air ému et convaincu ; il était déjà du monde.

Tout ce qu'il voyait était nouveau pour lui, des proverbes improvisés, des jeux bruyants qui favorisent la familiarité, des chansons qui n'étaient pas d'un goût irréprochable. Tout cela est toléré par l'indulgence d'une maîtresse de maison qui tient à conserver sa clientèle et à ne pas laisser dégarnir ses salons par la concurrence d'une amie intime ; mais encore faut-il pour un nouveau venu le temps de s'y faire.

Pornic était donc un peu scandalisé de ce laisser aller, et Roland s'amusait de sa surprise.

« Mon cher, lui dit-il en passant, rassurez-vous, il n'y a aucun danger dans ces familiarités. Ces jeunes cœurs sont bien forts. Ne craignez pas que les grands parents aient à intervenir pour s'opposer aux entraînements d'une passion naissante. La prudence et l'arithmétique sont à l'ordre du jour chez les plus naïves jeunes filles. Voici un charmant cavalier, un jeune homme au cœur

pur, plein de sentiment, de délicatesse et de talent — oui, mais a-t-il voiture ? demandent les demoiselles — non, il est pauvre — c'est dommage.

Voyez cette ravissante jeune fille, instruite, modeste et sage ; sa voix est aussi douce que ses yeux sont doux ; vous l'avez entendue.

— Oui, disent les jeunes gens, mais combien me donnez-vous pour l'épouser? — elle n'a rien — n'en parlons plus. — Aussi les mères sont tranquilles ; les filles sont bien gardées.

Mme de Saint-Sever avait sans doute fait une belle propagande en faveur de Pornic. Il fut circonvenu, dans le cours de la soirée, par quelques tendres mères qui faisaient poser, manœuvrer et miroiter devant ses yeux les plus séduisantes apparitions.

Au milieu de la soirée, l'attention générale fut captivée par l'arrivée d'un petit jeune homme qui paraissait impatiemment attendu. Tout le monde s'empressa autour de lui ; les danseuses s'en emparèrent et le conduisirent en triomphe aux pieds de Mme Nathan.

Roland expliqua à son ami que ce personnage important était un petit employé de ministère

qui s'était fait une célébrité comme *conducteur* de cotillon. Il était le coryphée sans égal de cette ancienne danse qu'il rajeunissait par toutes sortes d'inventions extravagantes ; et la folle jeunesse suivait ses ordres comme des oracles.

A son commandement, les danseurs se prosternaient, prenaient des poses ridicules, se soumettaient à tous les exercices, formaient des processions et des cortéges, portaient des drapeaux, soufflaient dans des mirlitons, agitaient des castagnettes ; le tout finissait par la retraite aux flambeaux, avec accompagnement de crecelles et d'autres instruments bruyants et discordants ; et tous ces bruits allaient s'éteindre, et bientôt se ranimer dans la grande salle où le souper était servi.

Pornic ne pouvait s'empêcher de prendre pour des insensés tous les personnages qui venaient de défiler sous ses yeux, il protesta en se retirant ; il avait entraîné Hermann, et les deux amis revenaient à pied par un beau temps.

« Quelle différence, mon cher Hermann, dit Pornic, entre cette société extravagante et la charmante réunion dans laquelle vous avez bien

voulu me présenter lors de mon arrivée à Passy; — ne me sera-t-il pas permis de cultiver ces agréables relations.

— Mon ami, dit Hermann, ceci doit amener entre nous une petite explication; il est bien convenu que vous avez fini vos expériences; vous y renoncez? Je vous dois donc la vérité, je demande votre indulgence pour la confession que 'ai à vous faire.

— Quel début! Qu'avez-vous donc à me révéler?

— Eh bien, m'y voici. Tout ce monde que j'ai fait passer sous vos yeux, chiromancien, spirite, aéronaute, agent voyer, philanthrope et tant d'autres : tous ces braves gens ne sont pas mes malades. Ce sont, sinon mes amis, du moins mes relations, mes connaissances; — vous avez pris des travers, des manies, des ridicules pour des cas d'aliénation.

— Nommez-les comme vous voudrez, je vous soutiens qu'ils sont....

— Laissez-moi achever et vous aurez la mesure de votre pénétration. Je n'ai pas besoin de m'excuser de mon artifice, car je voulais vous

guérir d'un penchant dangereux. Et, d'ailleurs, vous ne pouviez avoir encore une grande prétention à la science.

— Parlez donc, maître, vous êtes tout pardonné.

— M'y voici. Vous vous souvenez de cette charmante soirée où vous avez entendu de si bonne musique, où on a joué la comédie, où tout le monde a été si convenable et si raisonnable.

— Vous allez peut-être me dire que ceux-là sont des fous? dit Pornic en riant.

— Vous l'avez dit, mon ami; cette maison d'aliénés que vous désiriez tant connaître, vous l'avez vue; on vous en a fait les honneurs. Vous avez pris tous ces fous pour des sages, et mes amis pour des insensés. »

A ce moment, les deux interlocuteurs touchaient le seuil de la maison de Passy.

« Adieu, s'écria Pornic, ne me dites rien de plus; je suis vaincu; je retourne en Bretagne.

— Consolez-vous, mon ami, répondit Hermann en lui tendant la main, de plus habiles que vous s'y sont trompés. Que cela ne vous empêche pas de dormir et à demain. »

XXII

LE DÉPART.

Le lendemain, Pornic était sorti de bonne heure ; quand il rentra, il trouva la maison déserte. Une femme de chambre était occupée à faire charger des bagages sur une voiture. Il demanda des explications ; cette femme lui répondit que c'était le bagage de Mlle Héva ; elle ne savait rien de plus. Il se mit à la recherche du docteur ; il rentra de nouveau et il ne trouva personne ; il ne pouvait se rendre compte de cet incident.

La journée était déjà avancée quand les deux amis se rencontrèrent. Hermann paraissait préoccupé ; bientôt il reprit sa sérénité pour faire bon accueil à son ami.

« Eh bien, cher Pornic, lui dit-il avec une gaieté affectée, êtes-vous consolé de votre déconvenue ? m'avez-vous pardonné?

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit amicalement Pornic ; vous m'avez appris à douter de ma pénétration ; mais j'ai un bien autre sujet de désappointement ; vous ne m'aviez pas dit que Mlle Héva devait nous quitter si promptement.

— Je l'ignorais, dit Hermann avec quelques embarras ; ce départ a été improvisé.

— Ce n'est sans doute que pour quelques jours ?

— Je l'espère ; je ne sais combien de temps durera son absence.

— Et comment supporterez-vous cette séparation ? C'était pour vous une douce compagnie. Elle était un peu silencieuse, mais sa figure était si reposante que c'était comme une lumière qui éclairait votre maison.

— Je n'étais pas content de sa santé, ou plutôt de sa manière d'être depuis quelques jours ; surtout depuis un matin où nous l'avons trouvée presque évanouie sur la terrasse du jardin. J'ai pensé qu'un changement d'air et de lieu lui serait favorable, et elle-même m'a demandé à partir.

— Et pourquoi ne m'avoir pas prévenu ? ne suis-je pas votre ami ? Il était si simple de nous quitter de bonne amitié ! Tandis que maintenant je peux croire qu'elle est fâchée contre moi. Peut-être même ma présence la gênait ; peut-être suis-je la cause involontaire de ce départ précipité.

— Vous ne pouvez le supposer, cher Pornic ; il me semble que vous viviez dans le meilleur accord.

— Non, cher Hermann, je ne puis occuper ici une place qui était la sienne ; je suis venu troubler la solitude dont elle avait besoin.

— Vous voilà tout ému pour bien peu de chose.

— Cela me touche plus que vous ne pensez, mon ami ; j'avais déjà formé quelques projets

sur lesquels je devais vous consulter un jour ou l'autre.

— Voilà ce que je craignais, jeune imprudent; aussi mon intention était d'éloigner Héva dès votre arrivée.

— Et pourquoi? n'avez-vous pas toute confiance dans ma discrétion ?

— Attendez, mon ami; si vous avez profité de la leçon que je vous ai donnée, ne vous hâtez pas; Héva m'a toujours dit que son désir était de s'éloigner du monde. Je la gardais près de moi pour la guérir et je dois lui laisser sa liberté. D'ailleurs elle est sans fortune; et dans votre position, vous pouvez faire un brillant mariage; si vous allez un peu dans le monde, les occasions ne vous manqueront pas.

— Je m'en tiens à ce que j'ai vu! Je vous ai dit ce que je pensais de ce monde; je voulais m'en reposer dans l'intimité de votre maison. Maintenant je suis résolu à m'éloigner. Informez Mlle Héva que je suis parti, et qu'elle peut revenir en toute liberté. »

Pornic raconta alors à son ami, avec plus de détails, l'acquisition qu'il avait faite et ses projets

d'installation dans sa nouvelle résidence de Passy, après un court séjour en Bretagne.

Hermann, ayant l'assurance de son prochain retour, ne s'opposa pas autrement à son départ; et le jeune Breton se hâta de mettre en règle quelques affaires avant de quitter Paris

---



XXIII

L'ÉNIGME.

Pornic avait formé peu de relations pendant son court séjour à Passy. Il avait été tout occupé de ses excursions à la recherche de la folie ; et dans ses moments de loisir il était retenu par la présence d'Héva, et par le charme qu'elle répandait dans la maison de son ami.

Pierre Roland avait été pour lui le plus aimable compagnon ; il ne voulut pas partir sans lui faire ses adieux. Il le trouva dans son cabinet de travail, entouré de livres nouveaux qu'il par-

courait; il préparait ce qu'on appelle de la *copie*, cette pâture qu'il faut livrer sans cesse aux appétits dévorants de la presse.

Pornic voulait se retirer par discrétion, mais Roland le retint avec toute l'affabilité d'un homme qui sait vivre et avec la familiarité d'un ami; le jeune homme raconta avec franchise les déceptions que le docteur lui avait ménagées pour le punir de sa présomption.

« Mon cher, lui dit Roland, je ne me rendais pas bien compte des intentions de notre ami Hermann, mais je le connais; il n'agit pas sans un but prémédité. Je devinais presque où il voulait en venir; aussi, loin de le trahir, je vous ai apporté mon contingent. Vous vous souvenez encore du brillant cortége que vous avez vu défiler autour de nous; vous auriez pris volontiers tous ces gens pour des fous et je vous laissais dire.

— N'étais-je pas excusable? un nouveau venu pouvait s'y tromper; aujourd'hui je suis vaincu; je pars. Je vais cacher ma défaite dans la solitude, en présence de la vraie nature, sous le regard de Dieu qui me pardonnera ma curiosité.

— Mais mon ami, dit Roland, faut-il que les fautes, les erreurs, les ridicules de quelques-uns vous éloignent de nous, et vous empêchent de jouir des belles choses? Il faut oser regarder en face tous ces travers, ne serait-ce que pour en rire; c'est encore un plaisir.

« Les exagérations du luxe vous paraissent toucher à la démence? mais il en a été ainsi dans tous les temps; le monde n'a pas changé; il n'est ni pire ni meilleur.

« Tenez, l'autre jour, ici même, je conseillais à cette bonne Mme de Saint-Sever (qui depuis — mais alors) je lui proposais de remettre en lumière les lois somptuaires de Philippe le Bel; j'ai manqué d'à propos; j'aurais pu invoquer une bien autre autorité; cela remonte aux prophéties; mais je vous tiens; vous m'entendrez. »

Pierre Roland, comme tout écrivain improvisateur, avait sous la main une bibliothèque qui lui tenait lieu de science. Il prit la Bible et chercha le passage.

« Écoutez, dit-il, les prophéties d'Isaïe; m'y voici : cela commence au verset 18.

« En ce temps-là, le Seigneur ôtera l'ornement des sonnettes et les agrafes et les boucles.

« Les petites boîtes et les chaînettes et les papillotes.

« Les atours et les jarretières et les rubans et les bagues à senteur et les oreillettes.

« Les anneaux et les bagues qui leur pendent sur le nez.

« Les mantelets et les capes et les voiles et les poinçons.

« Et les miroirs et les crêpes et les tiares et les couvre-chefs. »

« Vous en avez assez? rassurez-vous; je m'arrête, vous voyez mon ami que, sauf les anneaux dans le nez qui ne se portent plus, Isaïe aurait eu fort à faire dans les salons de Mme Nathan.

— Je conviens, dit Pornic, que mes protestations n'auraient pas plus de succès que celles du prophète.

— Cela est évident, mon cher, le monde a toujours été captivé par les extrêmes; la fatigue de la vulgarité nous fait rechercher le paroxysme. C'est une provocation pour toutes les folies.

J'ouvrais précisément quand vous êtes entré un livre qui après cent ans est aussi nouveau que s'il était écrit hier, écoutez seulement quelques lignes :

« Par quelle bizarrerie la même chose, à un certain degré rend-elle ridicule, et portée à l'extrême donne-t-elle une sorte d'éclat? Cela ne peut venir que du dégoût que cause l'uniformité de caractère qu'on trouve dans la société. On est si ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes manières, et d'entendre les mêmes propos, qu'on sait un gré infini à celui qui suspend cet effet léthargique. »

— C'est encore vrai, dit Pornic, c'est peut-être l'encouragement des extrêmes et des novateurs et la cause de leur succès.

— Écoutez encore ceci, dit Roland continuant sa lecture : « Au lieu de se borner à n'être rien, ce qui leur convenait si bien, ils veulent à toute force être quelque chose, et ils sont insupportables; ayant remarqué ou plutôt entendu dire que des génies reconnus ne sont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent

d'imaginer des folies et ils ne font que des sottises[1]. »

— Je vois, cher Roland, que vous avez dans votre bibliothèque des arguments irrésistibles pour établir que le monde a toujours été peuplé d'insensés.

— Hélas, tout va de travers, et il faut qu'il en soit ainsi. Consultez un astronome ; il vous dira bien que la planète que nous habitons est elle-même tout de travers sur son axe. S'il en était autrement, la chaleur, la lumière et la fécondité seraient encore plus inégalement réparties.

— Tout est donc pour le mieux. J'aime à voir un homme satisfait.

— Eh, mon cher Pornic, il serait trop commode de s'éloigner du monde parce que tout n'y va pas à votre gré. Il faut aimer le bien et vivre avec le mal. Tout homme de courage et de bonne volonté n'est sur la terre que pour combattre le mal par le bien. Je conclus, mon cher ami, en disant que vous resterez avec nous.

— Vous avez raison, dit Pornic ; je ne saurais

1. Duclos, *Considérations sur les mœurs.*

vous quitter pour toujours. Je reviendrai expier mes erreurs et prendre de vous des leçons d'indulgence et de sagesse. Je suis d'ailleurs retenu ici par beaucoup de liens. Je veux partager ma vie entre le monde parisien et mes occupations champêtres, je passerai l'hiver avec vous.

— Hélas, dit Roland, avant que les feuilles soient tombées, ce chalet aura peut-être un autre maître ; je ne cueillerai pas les fruits de mon jardin. « *Nos patriam fugimus.* » Ce qui veut dire que je serai probablement expulsé avant peu de ma chère résidence d'été par le nouvel acquéreur, car avec toute l'imprévoyance d'un homme de lettres, je n'ai pas la moindre garantie pour l'avenir, et....

— Mon cher, interrompit Pornic, s'il peut vous être agréable de conserver la jouissance de votre chalet, je suis assez heureux pour pouvoir vous la garantir. Pendant que vous étiez complice d'Hermann pour me couvrir de confusion,

« Des dieux que nous servons connais la différence. »

je ne songeais qu'à me rapprocher de vous. Je vous tiens maintenant. Apprenez que l'acquéreur

dont vous aviez si grand'peur n'est autre que votre ami Pornic. Je serai votre voisin. Je me fais un plaisir de venir souvent vous déranger; cependant, si j'avais un peu de conscience, je devrais être plus discret.

— Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable, lui répondit Roland en lui tendant la main. Vous nous restez et je suis chez vous; c'est une double surprise. « L'amitié d'un — propriétaire — est un bienfait des dieux. »

— Mais enfin, dit Pornic, vous recevez les indifférents, vous retenez vos amis, vous allez dans le monde; comment faites-vous pour noircir tant de papier!

— Je vous ai dit mon secret; il ne s'agit que de connaître les sources; voici mes complices, ajouta Roland en montrant sa bibliothèque; en consultant celui-ci ou celui-là, je parle de tout.

— Vous êtes bien modeste; et les jolies histoires que vous inventez?

— Tout le monde me vient en aide; quelquefois même on me donne la réplique. L'autre jour j'avais imaginé une querelle de ménage entre M. et Mme B.... avec intervention d'un M. X....

c'était de pure invention. J'ai été bien surpris de voir entrer chez moi un gros monsieur de fort mauvaise humeur qui me reprochait d'avoir divulgué les malheurs de son ménage. — J'ai protesté de mon innocence; mais il tenait à se reconnaître.

— Vous étiez trop poli pour lui faire cette concession.

— Aussi avons-nous eu de la peine à nous entendre, mais cela m'a procuré de la *copie*. Et puis j'ai bien d'autres ressources, j'ai là un carton de matériaux, de communications, de lettres signées ou anonymes, je n'ai qu'à y puiser. Quelquefois un incident, un simple fragment, un rien me suffisent pour reconstituer une histoire.

— Vous êtes compositeur, dit Pornic; il ne vous faut qu'un motif pour improviser des variations. J'ai bien peur que vous ne vous amusiez un jour à raconter au public les mystifications que vous avez fait subir à l'enfant de l'Armorique.

— Vous m'y faites songer, reprit Roland en riant, mais tenez : ma pénétration se trouve

quelquefois en défaut. Le hasard, le grand vent qui lui aussi veut être mon complice, a apporté jusque sur la table de mon jardin le fragment d'une lettre pleine de sentiment et de mystère. Jusqu'à présent, je n'ai pu deviner cette énigme; il faut que je vous fasse voir cette curiosité.

— Non, dit Pornic, je reconnais mon incompétence. »

Le chroniqueur insistait et cherchait toujours la feuille fugitive dans le dossier des *matières premières*.

« Attendez, dit-il, c'est vraiment une pièce curieuse, il s'agit de lettres brûlées, et d'encens, et des clefs du paradis, et de je ne sais quoi encore.

— Comment? dit Pornic en se levant pour aider son ami dans ses recherches, de l'*encens*, dites-vous, de la *porte du paradis?* et qui a écrit cette lettre?

— Je n'en sais trop rien, il semble que ce soit une fille qui écrit à sa mère.

— Ce n'est pas ce que je supposais, dit Pornic avec regret; je songeais à une orpheline....

— Mais que dites-vous d'une fille qui brûle

ses lettres avant de les envoyer? c'est à n'y rien comprendre. Ah! voici précisément cette étrange épître, lisez cela; lisez sans crainte, il n'y a pas d'indiscrétion. »

Pornic s'était emparé du papier et il le parcourait avec avidité. Puis il se retira dans un coin de la chambre et s'installa dans un fauteuil pour le lire encore.

« Eh bien? demanda Roland, après un silence, ceci paraît vous captiver; que pensez-vous de cette page de roman? »

Mais Pornic absorbé dans sa lecture n'avait rien à répondre.

« Mon ami, dit-il enfin, voulez-vous me confier cette lettre? je vous donnerai peut-être un jour l'explication de l'énigme.

— Si vous faites cela vous serez très-fort, et je vous réclame comme collaborateur. Quant à la lettre, je n'y tiens pas; le vent l'avait apportée et l'amitié l'emporte; mais ne la perdez pas; on peut en faire quelque chose.

— Je le crois, dit Pornic en enfermant le papier dans son portefeuille; et priant son ami de l'excuser, il partit en toute hâte.

XXIV

L'INTENDIO.

Pornic, assez embarrassé de sa découverte et ne sachant encore ce qu'il devait faire, remontait lentement les hauteurs de Passy en méditant sur cet étrange incident qu'il considérait comme un avertissement de la Providence. Quelquefois le bonheur passe ainsi près de nous; il ne faut qu'un souffle du vent pour le faire dévier.

Quand bien même Pornic eût eu quelque occasion de voir l'écriture de Mlle Héva, ce qui

est douteux, il lui eût été difficile de la reconnaître, car toutes ces pattes de mouche de demoiselles semblent aujourd'hui tracées par la même main légère avec une régularité tout anglaise, sans aucun caractère distinctif; mais il avait d'autres indices pour constater l'origine de cette feuille précieuse. Il n'avait pas oublié le parfum de *l'encens* qui s'était répandu un certain jour dans la maison du docteur.

Quant à la belle Thomassine, il eut d'abord quelque peine à se rappeler ce que pouvait être cette héroïne dont il était question dans la lettre anonyme. Ce nom ne lui était pas étranger; en cherchant bien, il se souvint enfin qu'il avait trouvé un jour sur la table de son ami un livre de chroniques, et que l'ayant ouvert à la page marquée d'un signet, il avait parcouru ce touchant épisode du règne de Louis XII, sans prévoir que cette histoire sentimentale serait bientôt la sienne.

Il devina alors que la jeune fille, dans sa douleur et sa faiblesse, le considérait comme un envoyé de sa mère, et qu'entraînée par son imagination, elle lui avait voué une affection tout

idéale et mystérieuse. Il comprit, que pour soulager son cœur elle écrivait à sa mère ses plus secrètes pensées, qu'elle avait d'abord livré aux flammes ses confidences; mais qu'après l'épisode de l'*encens* qui avait failli la trahir, elle avait renoncé à brûler ses lettres et voulait les déchirer et les jeter au vent; ce qui ne lui avait qu'à moitié réussi.

Comment cette dernière lettre était-elle restée inachevée; comment était-elle parvenue entre les mains de Roland? c'est bien ce qui devait échapper à sa pénétration. Les habitudes railleuses de Roland lui faisaient encore redouter quelque malice.

L'intérêt et l'attachement qu'il ressentait pour la jeune orpheline prirent alors un autre caractère; ou plutôt, cette découverte lui révélait ce qu'il ne s'était pas avoué à lui-même. Il voulait être son ami, son frère, son protecteur, son *intendio* enfin; et pour tout dire, il voulait avoir pour toujours ce jeune cœur qui se donnait à lui avec tant de confiance. Il entra donc résolûment chez Hermann.

« Mon cher ami, s'écria-t-il en l'embrassant,

je suis à vous, je suis de la famille; vous m'aviez dit d'ajourner mes projets; mais je suis Breton, je veux ce que je veux. Dites-moi où est Héva.

— Que vous arrive-t-il donc? demanda Hermann fort surpris de cette vivacité. Quoi! ce n'est plus même Mlle Héva?

— Non, c'est Héva, ma chère Héva, qui sera bientôt ma femme.

— Cher Pornic, vous voilà encore avec vos illusions! cette union ferait ma joie, mais l'enfant est aussi volontaire que vous. Vous le savez, je n'ai jamais pu la décider à paraître dans le monde. Elle veut se retirer dans un couvent de sœurs hospitalières; elle est restée comme une étrangère parmi nous, et n'a pas même voulu abandonner sa coiffure bretonne qui convient du reste à sa simplicité.

— C'est ainsi que je l'aime, mon ami; mais ses projets changeront peut-être, je vous assure qu'elle est à moi. Dites-moi seulement dans quel pays nous devons aller la chercher. Est-elle retournée à Quimperlé? vous n'avez plus à me faire de mystère.

— Calmez-vous ! elle n'est pas encore si loin.

— Dites-moi donc où elle est.

— Me laisserez-vous parler? voici ce qui s'est passé : un matin, je crois vous l'avoir dit, je l'ai trouvée toute pâle et presque évanouie dans le bosquet du jardin où elle aimait à travailler.

— Et à quelle cause avez-vous attribué cet accident ?

— Je ne sais; en revenant à elle, elle paraissait très-préoccupée. Je ne la quittai que lorsqu'elle se trouva mieux, et elle se retira dans sa chambre.

— Permettez, mon ami, je vais vous paraître bien singulier; puis-je vous demander quel temps il faisait ce jour-là?

— Quel temps il faisait, Pornic, perdez-vous aussi la raison? quel rapport.... Si cela peut vous satisfaire, je me souviens maintenant qu'il faisait un grand vent, une véritable tempête; j'ai été surpris de trouver Héva à cette place, et je l'ai aidée à rentrer bien vite.

— C'est ce que je voulais savoir; et dites-moi encore : peut-être elle écrivait?

— Ah! c'est trop demander!... attendez, cependant; il y avait un portefeuille sur la table de jardin et des papiers dispersés.

— Je comprends tout; dites, où est-elle?

— Et moi, je ne comprends rien; mais vous me laisserez bien achever. En rentrant je l'ai trouvée fort mal et très-agitée. C'est alors qu'elle m'a déclaré en pleurant qu'elle ne pourrait rester avec nous, et en attendant son prochain départ pour la Bretagne, elle a voulu être conduite dans ma maison de santé. Cela était conforme à mes projets; je me suis empressé de la satisfaire et c'est là que nous la trouverons; mais je vous préviens que le plus grand calme lui est nécessaire et qu'elle ne veut voir personne.

— Je vous dis, mon ami, qu'elle me recevra et que je la guérirai. Partons, hâtons-nous.

— Je suis curieux, dit Hermann en souriant, de voir cette cure merveilleuse, et d'assister à mon tour à une leçon de mon élève. »

Les deux amis furent bientôt dans le parc de la maison de santé que Pornic reconnut à peine parce qu'il ne l'avait traversé qu'à la nuit noire. L'habitation d'Héva formait un pavillon isolé,

où elle se trouvait assistée de sa femme de chambre et d'une femme de service.

Hermann engagea Pornic à l'attendre sur un des bancs du jardin et entra seul dans le pavillon; il reparut bientôt et Pornic s'avança avec empressement au-devant de lui.

« Je la trouve très-accablée, dit Hermann, elle est en vérité très-faible, elle ne peut voir personne.

— Je ferai ce que vous voudrez, répondit Pornic consterné, mais il me serait pénible de partir sans la voir. Laissez-moi lui écrire un seul mot sur cette carte; si elle ne comprend pas, je n'insiste plus. »

Il prit un crayon et écrivit sur sa carte un mot mystérieux à la suite de son nom. Son complaisant ami, muni de ce prétendu mot de passe, rentra seul dans le pavillon; Héva fut surprise et inquiète de le voir encore.

— Mon enfant, lui dit-il avec douceur, Pornic va partir, et il est persuadé que c'est lui qui vous a fait fuir ma maison. Il venait prendre congé de vous, mais puisque vous ne voulez pas le recevoir il me charge de vous remettre cette carte pour vous faire ses adieux.

— Pourquoi, part-il? demanda Héva, avec langueur et sans regarder la carte.

— Vous ne voulez pas le voir, et vous voulez qu'il reste? »

Héva, sans pouvoir répondre, jeta les yeux sur la carte qu'elle tenait encore à la main.

Le seul mot qui y était écrit fut pour elle une complète révélation. Elle comprit qu'elle s'était trahie, que Pornic savait son secret, elle était dans une grande confusion. Ses joues et son front jusque-là très-pâles se couvrirent d'une vive rougeur.

« Qu'avez-vous, mon enfant, dit Hermann qui ne pouvait se rendre compte de ce changement subit, voulez-vous le voir encore? je puis vous l'amener. »

Une pâleur mortelle avait fait place à cette animation passagère.

« Non, dit-elle à voix basse, il est trop tard. »

Elle ne dit rien de plus, elle laissa tomber la carte qu'elle tenait encore à la main, se renversa sur son fauteuil et resta sans mouvement. Hermann, très-alarmé, appela du secours, l'entoura de soins, veilla longtemps près d'elle.

En ramassant la carte de Pornic, il eut la curiosité bien permise à un docteur, de chercher quelle était la cause d'une impression si vive; il lut le seul mot : « *Intendio* » auquel il lui fut bien impossible d'attacher aucun sens. Il avait oublié Pornic; il ne songea aux inquiétudes de son ami que lorsqu'il fut plus rassuré sur l'état de la malade. Il remarqua que le premier soin d'Héva en revenant à elle fut de chercher et de recueillir la carte qu'elle avait égarée; et comme il était très-habile, ce symptôme de réaction ne fut pas pour lui sans quelque valeur.

En effet, pour un homme de l'art accoutumé à la recherche des causes, le moindre indice a une signification évidente. Pourquoi Héva s'était-elle emparée de cette carte qu'elle paraissait dédaigner, pourquoi cherchait-elle à la dissimuler dans un pli de son corsage, sinon parce que ce nom mystérieux avait pour elle plus d'intérêt qu'elle ne voulait le laisser voir?

Ce fut pour Hermann un sujet de méditation profonde. Il sortait pour aller rejoindre enfin son jeune ami et pour le relever de cette longue

faction, lorsque celui-ci se trouva au devant de lui à la porte de l'appartement.

« Non, s'écria Pornic, je ne puis plus attendre ; il faut que je la voie, que je lui parle, que je l'entraîne loin d'ici....

— Vous êtes un habile homme ! dit gravement le docteur en l'interrompant. M'expliquerez-vous pourquoi ce seul mot que vous lui avez fait passer par mon entremise a été la cause d'une crise si pénible, peut-être dangereuse ?

— Il faut donc que je la rassure, mon ami, que je lui demande pardon, que je la console. Ce seul mot dont vous ne comprenez pas le sens vous fait voir cependant l'action que j'exerce sur sa destinée. Elle m'appartient, vous dis-je. »

Hermann réfléchit un instant. Il espérait quelque chose de l'incident qui se présentait. A son point de vue, il s'agissait plutôt d'un soulagement moral que d'un traitement médical dont il reconnaissait l'impuissance. Il accepta donc à titre d'essai le concours de ce confrère improvisé, qui, sans avoir passé ses degrés, en savait peut-être plus que lui sur l'art de guérir les cœurs blessés.

« Venez donc, lui dit-il, et tâchez de réparer le mal que vous avez fait. »

Il poussa Pornic dans la chambre, sans autre préparation, et il attendit avec la curiosité d'un expert et avec une émotion toute paternelle le résultat de cette épreuve décisive.

La jeune fille était encore sur son fauteuil; elle relisait le mot *Intendio* qui, pour elle, voulait tout dire.

« Chère Héva, lui dit Pornic en s'avançant et en osant lui prendre la main, je vous ai affligée et je voulais vous guérir. Si vous ne voulez plus me voir, il faut du moins que vous me pardonniez.

— Monsieur Pornic, dit Héva à voix basse et avec effort, je suis encore bien faible, ce que j'ai à dire est difficile. Il faut que je convienne devant vous que mon esprit est malade; le lieu même où vous me retrouvez vous l'atteste.

— Et pourquoi m'avez-vous abandonné par surprise, et sans me dire adieu?

— Je me suis éloignée parce que j'avais besoin de solitude. Mais pour cela faut-il que vous priviez mon oncle de votre présence et de votre amitié?

— La carte que vous tenez encore, chère Héva, ne vous dit-elle pas qu'il y a aussi entre nous un lien d'amitié, un engagement irrévocable? »

Héva baissa la tête et resta un moment silencieuse; elle faisait un effort; elle voulait encore résister. Elle, la naïve et sincère Héva, elle osait mentir pour cacher sa défaite.

« Ce mot étranger? demanda-t-elle en montrant la carte qui était sur la table, je cherche vainement à m'en rappeler le sens; peut-être l'ai-je écrit un jour dans un moment de faiblesse, mais mon esprit distrait et mobile passe si vite d'un objet à un autre; je ne sais plus ce que j'ai voulu dire; et même en ce moment, pardonnez-moi, je ne sais plus....

— Non, chère Héva, ne vous troublez pas ainsi, ne cachez pas votre cœur à celui qui vient au nom de votre mère, à votre ami, à votre frère. Vous êtes orpheline, et moi ne suis-je pas seul? La Providence nous a réunis. Votre oncle demande que nous ne soyons plus qu'une seule famille, et votre mère le veut aussi! Direz-vous que c'est seulement le hasard qui nous a appelés

tous les deux de notre cher pays de Bretagne, et qui a fait tomber dans mes mains la confidence de votre plus secrète pensée que moi seul je pouvais comprendre. Souvenez-vous du parfum de l'encens.

— Le chagrin et la maladie avaient troublé mon esprit, et maintenant, monsieur Pornic, votre dévouement et votre amitié vous égarent. Je me rends bien justice; je ne suis pas faite pour le monde, j'ai dit depuis longtemps à mon oncle mes humbles projets d'avenir.

— Moi aussi, je les lui ai confiés, mes projets; mais écoutez encore, Héva, voici cette lettre que le vent du ciel, que le souffle de la destinée a arrachée de vos mains pour la jeter dans les miennes. C'est un secret entre Dieu et entre nous. Relisez-la, si vous la reniez, si vous la gardez, souvenez-vous que vous manquerez à la Providence, et à l'ordre de votre mère qui vous parle par ma voix. Si vous la gardez, je partirai; je ne me pardonnerai jamais la peine que je vous ai causée; dans ma solitude, je regretterai le bonheur qui, un jour, a passé si près de moi.

— Non, dit encore Héva, à moitié vaincue en

parcourant la lettre ; cela n'était qu'un rêve — c'est par une bonté dont je suis touchée que vous vous prêtez aux fantaisies d'une pauvre insensée, mais ma raison est revenue.

— Eh bien, chère Héva, dit Pornic en suppliant, c'est à votre raison et à votre cœur que je m'adresse. — Si vous me rendez cette lettre, vous me rendrez la vie, vous aurez fait une action généreuse, vous aurez obéi à Dieu, à votre mère et à *moi.* »

Héva ne savait plus résister; ce dernier mot emporta la victoire.

« A vous? dit-elle en lui rendant la lettre; à vous, cher Pornic? vous savez bien qu'il faut que je vous obéisse comme à mon *intendio.*

— Levez-vous donc, chère Héva, chère amie, chère fiancée, levez-vous et marchez; car vous êtes guérie. »

La malade se leva en effet sans effort et s'appuya sur le bras de Pornic.

« Bravo! dit Hermann qui avait suivi cette scène avec un intérêt croissant, et qui n'en avait guère compris que le dénoûment; voilà ce que j'appelle une cure miraculeuse. — Cher Pornic,

rien ne vous résiste; je vous demanderai votre secret, car vous êtes passé maître. »

Les deux jeunes gens prirent tendrement les deux mains du docteur. La tempête qui avait arraché son secret à la jeune Bretonne était apaisée et oubliée.

L'enfant pleurait et riait tout ensemble; selon la ravissante expression d'Homère, *elle riait des larmes*.

Dans cet asile consacré à toutes les douleurs, à tous les désespoirs, la sérénité, l'espérance et les plus tendres sentiments remplissaient les cœurs reposés et charmés.



XXV

FOLIE ET SAGESSE.

Quand l'assiégeant est entré par la brèche, quand la place est rendue après une vaillante résistance, le vaincu dépose les armes, il se soumet aux conditions du vainqueur, et la paix est faite. — C'est ainsi que Pornic, triomphant de toutes les résistances, s'était emparé du cœur d'Héva; il y régnait en souverain.

La jeune fiancée, tout à fait rétablie et florissante, demeurait encore dans la maison de santé; mais les entretiens devenaient plus fréquents et

plus intimes, en attendant le grand jour qui se préparait.

Pornic lui avait confié ses projets de séjour alternatif en Bretagne et à Passy; — il lui avait fait visiter le joli domaine qu'elle habiterait dans le voisinage de son oncle et de leur ami Pierre Roland; ils édifiaient ainsi leur échafaudage de bonheur, comme des enfants jouent aux châteaux de cartes.

Pornic se plaignait un jour, car il faut toujours demander; Pornic se plaignait donc d'entrevoir à peine la blonde chevelure d'Héva, car elle portait encore la coiffe bretonne qui lui donnait l'apparence d'une jeune novice.

« Chère enfant, lui disait-il, vous serez toujours sœur de charité, les pauvres vous reconnaîtront à votre doux regard; dans notre pays de Bretagne vous ferez comme vous voudrez; mais ici, il ne faut pas attirer l'attention par un costume particulier.

— J'avais promis, dit-elle, de garder la coiffure de mon pays; mais n'êtes-vous pas mon seigneur et maître? — Aussitôt, détachant quelques épingles, — faites ce que vous voudrez, » dit-elle en rougissant.

Pornic osa soulever le léger voile, et les boucles épaisses se déroulèrent en ruisselant sur les épaules de la fille obéissante. L'heureux Pornic reconnaissant de ce sacrifice, et émerveillé d'une richesse que la modeste Héva essayait de cacher, se contenta d'une telle preuve de son pouvoir; il ne demanda rien de plus et il s'efforça de prévenir les moindres désirs de sa jeune amie.

Le jeune homme passionné, toujours plus ravi de ce qu'il découvrait au fond de ce cœur innocent, était absorbé maintenant dans un sentiment unique. O ingratitude! il avait oublié jusqu'à son ami Pierre Roland qui, de complicité avec son jardinier et le grand vent, lui avait livré sans défense le cœur de sa fiancée.

Comme Pornic errait un jour avec sa chère Héva sous les grands arbres du parc, en compagnie du docteur, l'apparition inattendue de Roland lui rappela tous ses torts et lui causa un véritable remords. Il s'avança en toute hâte vers son bienveillant ami et il le pressa avec effusion dans ses bras.

« Quoi, cher ami, demanda Roland en se prê-

tant avec surprise aux étreintes de Pornic, êtes-vous déjà de retour? Je venais chercher ici notre ami Hermann, je ne m'attendais pas à vous revoir sitôt. »

Roland, d'un regard, avait déjà entrevu la vérité. Il respirait l'atmosphère qui entoure les gens heureux; le parfum qui en émane est semblable à celui de l'encens et pénètre les cœurs.

« Vous êtes peut-être rappelé par quelque affaire intéressante, ajouta-t-il en saluant Mlle Héva et en serrant la main du docteur.

— Cher Roland, dit Pornic avec embarras, j'ose à peine vous avouer que je ne suis pas encore parti. Si vous ne m'avez pas revu, il faut que j'en aie été bien empêché. Vous ne me croyez sans doute pas assez ingrat pour oublier ce que je vous dois.

— Ce que vous me devez? plaisantez-vous? ah! j'y suis. Vous voulez parler de la promesse que vous m'avez faite; avez-vous donc déjà trouvé mon dénoûment?

— Je n'ai pas encore eu le temps d'y songer, répondit Pornic en prenant la main de sa fian-

cée, j'ai eu bien autre chose en tête; je viens de faire pour mon compte un joli roman, c'est le roman d'un homme heureux qui était venu chercher la folie et qui a trouvé la sagesse.

— Comment la sagesse ? Permettez. La grâce, la beauté, la bonté, l'esprit, tout ce que vous voudrez, mais la sagesse !

— Eh bien, osez-vous en douter?

— Vous m'excuserez, mon ami; mais il me semble que mademoiselle a déjà jeté son....

— La femme doit obéissance à son mari, dit humblement Héva en l'interrompant.

— Rassurez-vous, ajouta le docteur en souriant, c'est une concession que ma nièce nous a faite pour son entrée en ménage, et tout le monde l'en remercie.

— Je me joins donc à tout le monde, dit Roland en jetant les yeux sur la belle chevelure de la jeune fille, — mais voici je crois, d'autres félicitations qui vous arrivent. »

En effet, une grande dame, au costume bizarre, se dirigeait, toutes voiles au vent, à travers les allées sinueuses, du côté de la société qui était réunie dans le jardin. Cette dame entreprenante

n'était autre que cette Mme de Saint-Sever que nous avons déjà vue se livrer successivement à tous les excès d'une simplicité ridicule et d'une élégance plus étrange encore.

La vieille devise : « *Castigat ridendo,* » a fait son temps ; en ce siècle où tout est porté à l'hyperbole, la satire ne corrige plus personne—les écrivains qui s'y livrent encore, le font peut-être pour leur agrément, mais non pour donner une leçon utile. La critique des extravagances du jour n'a servi quelquefois qu'à les encourager et à les propager.

Depuis qu'un écrivain nous a révélé les mystères de la vie de bohème, toute une jeune génération de bohèmes qui se cachait autrefois a étalé ses désordres au grand jour, et elle s'en est glorifiée. Elle nous a donné le délire de ses attachements passagers pour le dernier mot du sentiment pur et idéal.

Un dessinateur spirituel s'est avisé un jour de dévoiler l'existence problématique de ce qu'il a appelé : *les Lorettes*, et le mot a fait fortune. L'artiste a reproduit à merveille leur costume, leurs *mœurs*, leur langage. Il leur a constitué un

état civil; de là elles passèrent au théâtre, elles devinrent le demi-monde, et elles aspirent peut-être à pénétrer dans le vrai monde qui prend déjà pour modèle, sinon leurs mœurs, du moins leur costume et quelquefois leur langage.

Enfin un auteur dramatique, pour faire honte à son temps, traduisit sur la scène les débauches des toilettes les plus impossibles, comme on traîne un criminel devant le tribunal. Le succès dépassa son attente. — En sortant du théâtre les dames du meilleur monde se hâtèrent de renchérir sur ses inventions; les modes qu'il avait fustigées du fouet de sa satire, figurèrent à l'étalage de tous les magasins et furent audacieusement adoptées.

C'est pour cela que Mme de Saint-Sever se livrant au torrent de la haute fantaisie, apparaissait couronnée et enguirlandée de lourdes chaînes d'argent et de clinquant, comme si elle voulait enlacer tous les cœurs dans ses filets.

« On vous trouve enfin! s'écria-t-elle de loin d'une voix perçante, en élevant les bras.

— Quelle bonne chance vous amène? chère madame, demanda Roland en s'avançant au-de-

vant d'elle et en lui offrant un siége.... Quel est l'heureux homme que vous cherchez avec tant d'ardeur?

— Qui je cherche? dit-elle en s'étendant avec autorité sur un large fauteuil de jardin; ce n'est certainement pas vous; je ne me charge pas de recommander les railleurs, je ne protége que les cœurs sincères.

— Vous êtes bien dure pour vos anciens amis! est-ce donc l'aimable Pornic, demanda Roland en présentant son ami, est-ce ce jeune Breton qui est aujourd'hui l'objet de vos sollicitudes?

— Lui-même, dit-elle en regardant Pornic avec une bienveillance toute maternelle. J'ai obtenu pour lui la faveur de la plus séduisante invitation. Il a été très-remarqué,— d'heureuses destinées lui sont promises. Je suis chargée de l'enlever, et de le conduire en petit comité à la maison de campagne de la belle Mme Nathan, dans une île enchantée, un véritable décaméron.

— Il y a des gens qui ont du bonheur, dit Roland d'un ton sentencieux.

— Oui, dit la dame en s'adressant à Pornic, je vous ai demandé à tous les échos. Je vous ai

cherché chez le docteur, chez votre inséparable Roland. Je vous trouve enfin dans les jardins d'Armide ; mais ajouta-t-elle en contemplant de loin la beauté radieuse et la sérénité d'Héva, mon protégé aurait-il déjà laissé sa raison dans cette maison d'insensés? »

Pornic, fort intimidé de la proposition inattendue de cette complaisante ambassadrice, s'était rapproché d'Héva et ne savait que répondre.

« Permettez-moi, chère dame, dit Roland, de prendre la parole au nom de votre jeune protégé que l'émotion paralyse; il est évidemment bien reconnaissant de vos soins désintéressés; mais vous le voyez, ajouta-t-il en montrant les deux jeunes gens, vous arrivez trop tard.

— Comment trop tard?

— Oui, vous assistez au dénoûment de la comédie.

— Au dénoûment! reprit la dame avec dédain; on demande l'auteur de ce chef-d'œuvre.

— Mais vous y êtes bien pour quelque chose, répondit le cruel Roland, et Pornic vous a de grandes obligations.

— Je ne tiens pas à sa reconnaissance.

— Comment? belle dame; n'est-ce pas en observant l'abnégation de votre club de la simplicité, et le paroxysme de vos élégances, dont vous lui avez donné successivement le spectacle qu'il a appris à préférer la modération en toutes choses? Il a trouvé tant d'insensés dans notre monde qu'il a voulu se tenir à égale distance des extrêmes ; et enfin, c'est dans la maison de la folie qu'il est venu chercher la sagesse. »

La compagnie défila lentement en saluant avec cérémonie. — L'auteur convaincu de : *encore quarante jours et Ninive sera détruite*, n'accepta pas la politesse de Pierre Roland, qui lui offrait son bras sans la moindre rancune; Mme de Saint-Sever voulut demeurer solitaire sous les ombrages de la maison de santé.

Si elle avait fait valoir tous ses titres, elle aurait sans doute obtenu le droit de séjour dans cet asile des infirmités morales, tandis que le jeune couple, assisté de prudents amis, s'élançait avec confiance vers ses modestes et heureuses destinées.

FIN.

ÉPILOGUE.

O printemps! printemps! pas si fort, pas si vite; ne nous donne pas tout à la fois!

Bouton naissant, pourquoi te hâter de fleurir, Fleur rosée et parfumée, tu vaux mieux que le fruit savoureux dont tu es la promesse, laisse-nous l'espérance, le plus doux des biens.

Rose, retiens-toi, n'écoute pas le zéphyr qui te conseille; dérobe-toi au rayon qui te provoque, à la rosée qui te féconde; ménage ta beauté, ne livre pas tous tes parfums, tu vas en mourir.

Où cours-tu si vite, à travers les gazons fleuris, ruisseau insensé? Pas si fort! Es-tu donc si pressé de quitter ce lit de mousse et de sable fin, pour te perdre dans les flots turbulents du grand fleuve?

Et vous les oiseaux du ciel, qui chântez si gentiment en faisant vos nids sous les grands bois, pourquoi vous presser? La table n'est pas louée, comme disent les bonnes gens.

Rossignolet, pauvre petit, ne sais-tu pas qu'après le temps des amours *tu ne chanteras plus?* Et que deviendrons-nous quand nous n'entendrons plus le chant du rossignol au clair de lune? Les fêtes du printemps seront donc finies?

Pas si fort, petit enfant qui essayes tes premiers pas et qui t'avances d'une démarche vacillante et mal assurée, comme si tu obéissais encore au balancement de ton berceau; n'abandonne pas trop tôt la main qui te soutient; tu vas tomber, tu tombes et tu pleures.

Pas si fort, jeune homme au cœur pur qui entres si passionnément dans la vie; modère ton ardeur, ne te livre pas tout entier, n'éteins pas par un mouvement trop violent le flambeau que Dieu a mis dans ta main et qui éclaire ton âme; ne cueille pas toutes ces fleurs, ne t'enivre pas de tous ces parfums; tu vas tomber, tu tombes et tu pleures!

Pas si fort, vous qui voulez à tout prix la fortune et le succès; vous qui vous élancez avec tant de furie à la poursuite d'un but qui vous fuit toujours et que quelques-uns seulement pourront

atteindre; regardez derrière vous tout ce que vous avez renversé et brisé sur la route! Si vous ne modérez cette course effrénée, vous y laisserez encore la vie, peut-être l'honneur!

Pas si fort, vous qui tenez la plume, le pinceau ou la lyre, la violence n'est pas la force; vous qui chantez, les cris ne sont pas l'expression; vous qui parlez, l'injure n'est pas l'argument, vous qui jugez et condamnez, la justice n'est plus un glaive; et vous aussi, qui buvez sous la treille, l'ivresse n'est pas le plaisir.

Pas si fort, esprit des tempêtes et des orages qui dispersez les vaisseaux de haut-bord; génie de la dévastation et de la guerre qui ensanglantez le monde; passions insensées qui troublez les âmes!

Mais plus fort, douce brise du soir qui ramenez au port la pauvre barque du pêcheur; sentiment de fraternité qui ramenez la concorde; pitié qui pansez et guérissez les blessures.

Plus fort, vous, les hommes de bonne volonté qui vous élevez par le cœur et grandissez par le travail; vous qui soutenez et protégez le faible; vous qui cherchez les talents inconnus et qui applaudissez à tout noble effort; vous qui épanchez votre âme dans vos œuvres, *vous tous enfin qui*

aimez; vous, les messagers du bon Dieu qui, dans un printemps sans fin, faites éclore et épanouir sous vos pas les fleurs de la charité et de l'amour, *plus fort, encore plus fort!*

J. T.

TABLE.

	ENVOI	1
	PROLOGUE	3
I.	HEVA	5
II.	UN VOYAGEUR	9
III.	LA MAISON DU DOCTEUR	13
IV.	UN SALON PARISIEN	21
V.	LE SECRET DES LETTRES	27
VI.	LA CLIENTÈLE DU DOCTEUR	33
VII.	LE SURNATUREL	43
VIII.	L'AVEU	51
IX.	UN VOISIN DE CAMPAGNE	55
X.	L'AGENT VOYER	59
XI.	L'HOMME AU GOUDRON	67
XII.	LA CHANSON BRETONNE	75
XIII.	L'ANGE DE MALHEUR	79

XIV. La revue........................ 89
XV. La belle Thomassine........................ 103
XVI. Le club de simplicité........................ 107
XVII. Une rencontre........................ 117
XVIII. La charité........................ 123
XIX. Le parfum de l'encens........................ 129
XX. Un proverbe en défaut........................ 135
XXI. Le beau monde........................ 139
XXII. Le départ........................ 155
XXIII. L'énigme........................ 161
XXIV. L'intendio........................ 173
XXV. Folie et sagesse........................ 189
XXVI. Épilogue........................ 199

FIN DE LA TABLE.

COLLECTION JULES TARDIEU

Volumes grand in-18, papier vélin, à 1 franc.

La légende de l'épingle, par J. T. de Saint-Germain. (*Cherchez et vous trouverez.*) 12e édition avec vignette.

L'art d'être malheureux, légende, par J. T. de Saint-Germain. (*Et nous serons consolés.*) 7e édition.

Le calice, méditations d'une âme en réveil, par Mme Elise Voïart.

Mignon, légende par J. T. de Saint-Germain. (*Nous avons eu l'égoïsme qui tue : voici venir l'amour qui sauve.*) 9e édition.

Les quatre âges, scènes du foyer, par X. Marmier.

Les salons de Paris au dix-neuvième siècle. — Les foyers éteints, par Mme Ancelot. 2e édition.

Paysages, Dieu, la Nature et l'Art, par A. Mazure. (*La nature, qui se manifeste, cache Dieu et le révèle.*)

Lady Clare, légende, par J. T. de Saint-Germain. (*Hing in the love of truth and right.*) 7e édition.

Gertrude d'Est, légende, par M. Al-[illegible]-Thiem.

L'art de lire les fables, à l'usage des petits et des grands enfants, par J. T. de Saint-Germain.

Le presbytère, épopée domestique, par N. Martin. 4e édition, augmentée de trois derniers chants.

La veilleuse, légende, par J. T. de Saint-Germain. (*Charité veut dire amour.*) 7e édition.

Mademoiselle de Clermont, par Mme de Genlis. Jolie édition avec miniatures.

Pour parvenir, légende, par J. T. de Saint-Germain. (*Go a head! — En avant!*) — 4e édition.

La trêve de Dieu, souvenirs d'un dimanche d'été, par J. T. de Saint-Germain. (*Et septima quievit.*) 3e édition.

Le chalet d'Auteuil, légende, par J. T. de Saint-Germain. (*Il ne faut jamais mentir.*) 3e édition.

Le parfait connaisseur, par N. Martin.

La feuille de coudrier et la Fontaine de Médicis, par J. T. de Saint-Germain. (*Vouloir, c'est pouvoir.*) Édition avec miniatures.

La double conversion, conte en vers, par Alphonse Daudet, avec vignette.

Amours de vingt ans, poésies, par Adolphe Perreau.

Au village, poëmes, par Maurice [illegible].

L'intrigue du collier, par J. [illegible].

Dolorès, légende, par J. T. de Saint-Germain. (*Elle était seule au monde.*)

Les extrêmes, légende, par J. T. de Saint-Germain. (*Ne quid nimis.*)

Les roses de Noël, Dernières Fleurs, par J. T. de Saint-Germain. (*[illegible] amor.* (Horace.) *[illegible] il y a de l'amour!* ([illegible]) 1 joli volume grand in-18, imprimé sur papier supérieur, en caractères de fantaisie. 3e édit. avec portrait. 2 fr.

La turbotière, nouvelle, par J. T. de Saint-Germain. 1 vol. in-24. 50 c.

Le miracle des roses, opérette, par J. T. de Saint-Germain. In-18. 1 fr. — Partition de Luigi Bordèse. In-8. 4 fr.

Bébé ne sait pas lire ([illegible]), *livre des enfants qui ne savent pas lire*, pantomime en 10 tableaux, par J. T. de Saint-Germain. 1 volume in-8 colorié, cartonné. 2 fr.

Quand Bébé saura lire, *premier livre de lecture*, par J. T. de Saint-Germain. 1 volume in-8 avec fig. coloriées, cart. 3 fr.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



